



Lettres québécoises Page D 3
La chronique de Robert Lalande
Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Littérature française Page D 6
Essais québécois Page D 7
Économie Page D 8
Littérature québécoise Page D 9
Architecture Page D 10
La vie littéraire Page D 11
Trufo Misto Page D 12

Léo

L'homme d'Aldébaran

Un futur en couleurs pour Luiz Eduardo Pereira de Oliveira qui quitta son Brésil natal pour se rendre en France où, depuis 1981, il dessine du western comme de la science-fiction.

DENIS LORD

C'est dans son Brésil natal que Luiz Eduardo Pereira de Oliveira — Léo pour ses lecteurs — découvre la bande dessinée et du même coup une vocation qui l'amène à s'expatrier. Dans son pays, en effet, Mickey, Disney ou Batman, la production américaine prédomine, visant la jeunesse, vite consommée, jetée et oubliée. Léo et quelques collègues, avec qui il édite un fanzine, se procurent à prix d'or quelques magazines français dans des librairies spécialisées, Pilote et surtout Métal Hurlant où, fasciné, ébloui, Léo découvre Giraud/Moebius.

Persuadé qu'il peut vivre de son art, Léo arrive donc en France en 1981. Après dix ans à galérer comme dessinateur publicitaire, il dessine la série western *Trent* sur un scénario de Rodolphe. En 1994, il crée seul *Aldébaran*, une série de science-fiction qui révèle un conteur doté d'un imaginaire somptueux. Au XXII^e siècle, la planète Aldébaran, constituée à 90 % d'eau, a perdu depuis cent ans tout contact avec la Terre. La mantrisse, colossale et mystérieuse créature marine, entre dans une période de mutations sous l'œil inquiet de biologistes traqués par les séides d'une caste sacerdotale totalitaire.

Réalisme

Outre l'étonnante faune créée de toutes pièces par l'auteur, *Aldébaran*, à l'encontre de nombreux récits du genre, se distingue par une psychologie assez fouillée des personnages. «J'aime une science-fiction assez réaliste, Arthur Clarke, Stanislas Lem, où les personnages se comportent de façon vraisemblable, avec des problèmes normaux de relations entre chefs et peuples. Aujourd'hui, j'ai de la difficulté à trouver autre chose que de l'heroic fantasy: ce ne sont que des batailles intergalactiques et des princesses, des trucs assez enfantins. La technologie et les vaisseaux spatiaux, je n'aime pas trop.»

Ce rejet des icônes obligées de la science-fiction, saute aux yeux. Mark et Kim, les jeunes protagonistes, voyagent en bateau à voile ou en chariot, chassent à l'arbalète. Léo justifie cette technologie néo-archaïque en arguant que sa petite communauté de 2000 colons a dû s'adapter à un nouvel environnement, la génération instruite sur Terre s'éteignant peu à peu, les appareils tombant en panne. Mais des critères esthétiques jouent certainement, l'auteur avouant en contrepoint «qu'un voilier est plus joli à dessiner qu'un bateau moderne».

Léo sort aussi d'ornières trop creusées de la science-fiction et de la bédé en donnant un rôle majeur aux personnages féminins. «J'aime aller à l'encontre de ces traditions où l'homme est efficace, sachant se bagarrer, la femme restant derrière, gênant le héros dans son action. Ça m'énerve énormément cette image de la femme et j'ai voulu faire le contraire: Kim est forte et Marc plutôt bébé, comme dans la réalité, surtout à l'adolescence, où les filles mûrissent plus vite et les mecs sont toujours un peu bêtes.»

VOIR PAGE D 2: LÉO

Lectures

Alors que la saison littéraire s'achève...

La saison littéraire québécoise 1997-98, du côté des récits, a été bonne. Peu de coups d'éclat, mais des livres solides, bien faits, séduisants parfois. Retour en arrière partiel sur certains de ceux qui méritent d'être lus et conservés.

ROBERT CHARTRAND

Le Charme des après-midi sans fin (chez Lanctôt), de **Dany Laferrière**, est en quelque sorte l'écho prolongé de *L'Odeur du café*, paru en 1991. On y retrouve pour l'essentiel les mêmes personnages: Vieux-Os, le jeune narrateur — ainsi surnommé car on lui a prêté une longue vie —, le notaire Loné, son ami et complice, homme de culture et de sagesse, et, bien sûr, la chère vieille Da, cette grand-mère affectueusement tutélaire qui prépare le meilleur café du monde. Vieux-Os et ses copains préparent une fête dans l'insouciance, mais l'inquiétude gagne peu à peu les gens de Petit-Goâve: il y a des disparitions, les rumeurs et les augures vont bon train. On sent que la folie — sociale, politique — gagne la région. Il vaudra mieux que Vieux-Os parte.

Le récit de Laferrière semble progresser capricieusement, comme une conversation à bâtons rompus, servi par une prose claire, aussi vive qu'elle paraît simple. C'est du bon Laferrière.

Le Maître rêveur d'André Brochu (chez XYZ) revient lui aussi aux personnages d'un roman précédent, *La Vie aux trousses*, paru en 1991. On peut lire l'un sans l'autre, mais on y perdra la part du retour subtil, légèrement décalé, au personnage de Sylvain Meunier, cet enfant à l'intelligence précoce et à la sensibilité exacerbée, dont le nom est plein d'effluves du terroir; cette fois, il est saisi à 10 ans, à 30, puis à 45 ans, parfois désespéré de lui-même, souvent incertain ou honteux, taraudé par ses pulsions. C'est un écorché vif, très Québécois par ses scrupules, ses rêves inaccomplis et son sentiment d'étrangeté au monde.

Aussi Québécois, mais d'une tout autre manière, l'écrivain **Jacques Ferron** est en partie dévoilé dans ces *Papiers intimes*, colligés et commentés par Ginette Michaud et Patrick Poirier, qui se lisent comme une biographie romancée. Ce livre inaugure une collection de cahiers qui seront consacrés à l'auteur de *L'Amélancheur*; on y trouve des textes de Ferron, dont certains inédits, et notamment la correspondance de l'écrivain avec son père, qui fut

pour lui la «plus haute autorité», ce qui ne l'empêcha pas de le surnommer «le pape». C'est un Ferron œdipien qui nous est offert ici; les présentateurs analysent d'ailleurs ses deux «côtés», paternel et maternel. On y apprend que Ferron se sentait à leur endroit une dette, une créance dont il lui semblait ne jamais pouvoir s'acquitter tout à fait. Il croyait tenir de sa mère l'intelligence et le talent d'écrivain et devoir à son père ses études, son statut social et — qui sait? — une certaine raideur. D'où ce sentiment que Ferron eut, jusqu'à la fin de sa vie, d'avoir peu fait, même s'il fut prodigieusement actif et fécond. Il disait volontiers que la médecine était une profession inutile — et qu'il était un écrivain mineur. L'homme, comme en font foi ces *Papiers intimes*, était aussi complexe que l'œuvre.

Premiers romans

La saison nous a aussi apporté son lot de premiers romans, dont les plus notables ne sont cependant pas d'écrivains débutants. Ainsi, *La Rue rose d'Alain Fortaich* (aux éditions Trois), qui a déjà écrit des textes pour des livres d'artistes. Dans ce roman grave, l'écriture se bat avec acharnement contre la mort et l'oubli où l'Histoire relègue tant de ses victimes. Les phrases de Fortaich sont souvent martelées et le ton est incantatoire, proche du style de Gertrude Stein à qui Fortaich rend hommage. *La Rue rose*, c'est la chronique d'une famille de gens ordinaires dispersés par la guerre, le récit de leurs amours et de leurs chagrins. A ces victimes ordinaires, à ces martyrs sans gloire, il ne s'agit pas ici d'élever un monument; le roman d'Alain Fortaich se contente plutôt de reconstituer patiemment leurs vies enfouies sous les débris de l'Histoire pour leur donner enfin un sens.

Amina et le mamelouk blanc, de **Jean Mohsen Fahmy** (paru aux éditions L'Interligne), est, à l'inverse, un roman où l'Histoire est à l'honneur, toile de fond d'une histoire plus intime, celle d'un couple. Dans l'Égypte de 1798, envahie par les troupes de Napoléon, dans la France de 1830, puis dans le Canada de 1837, Amina l'Égyptienne et le Français Mathieu Vidal vont se connaître et s'aimer tout en étant mêlés diversement aux turbulences politiques des pays où ils se trouvent. Ce gros roman, qui a le format d'un album, est l'œuvre d'un spécialiste du siècle des Lumières qui respecte toutes les conventions du roman historique traditionnel. L'époque, les lieux et les mœurs y sont rendus avec justesse; les sentiments et les désirs sont suggérés avec une fine sensibilité; l'écriture est racée. *Amina et le mamelouk blanc* est un roman-roman très solide où se profile, derrière l'anecdote, un éloge du métissage des cultures, un appel à la fraternité des hommes épris de justice et de liberté.

VOIR PAGE D 2: ÉTÉ

Rina Lasnier

Rina Lasnier (1910-1997)

Rien que la poésie

LIBERTÉ 237

juin 1998
152 pages 6\$

En vente chez votre libraire

LIVRES

LÉO
Rectitude politique

SUITE DE LA PAGE D 2

Dans la même optique, il met en scène une communauté multiethnique. «Si on part une colonie sur une planète, on va mélanger les gens, la proportion de Blancs, de Noirs, d'asiatiques. Là encore, je voulais aller à contre-courant des clichés. Dans les guerres intergalactiques, les gens sont toujours des blonds, à cause entre autres de tous ces films américains.»

Un souci de réalisme, donc, dans lequel il faut peut-être voir l'origine des nombreux personnages chauves du récit. Léo se défend pourtant de toute tentative de rectitude politique. On sent d'ailleurs qu'il aurait

pu aller plus loin: si Aldébaran présente des couples multiraciaux, les personnages principaux sont tous Blancs, à l'exception du biologiste Driss, un Marocain. «Je suis influencé par mon enfance qui était un peu comme ça. Dans mon école, il y avait très peu de Noirs. Au Brésil, ce sont les Blancs qui sont riches, qui vont à l'école. De plus, les films vus dans ma jeunesse, où prédominait le type européen, ont déformé mon imaginaire. J'ai suivi mon instinct; je voulais d'abord faire une histoire agréable, non un truc pédagogique pour influencer les gens.»

Malgré ce déni, l'auteur hésite à créer des personnages de méchants

qui soient Noirs ou asiatiques, préférant leur donner le type aryen ou encore, dans le cas du gouverneur d'Aldébaran, latino-américain, «comme les généraux d'Amérique du Sud, la pire espèce de dictateurs au monde».

Le cinquième tome bouclera l'histoire sans pour autant donner les clés de tous les mystères. Léo se lancera ensuite dans une autre série intitulée *Bételgeuse*, où les lecteurs pourront retrouver Kim et quelques autres personnages d'Aldébaran. Ce sera aussi un cycle de cinq tomes, Léo, pour le respect du lecteur, préférant ne pas s'étendre dans des séries qui n'en finissent plus et qui deviennent dispendieuses. Il reste pes-

simiste quant à ses chances d'être un jour lu dans son pays, où il retourne d'ailleurs très rarement. «Pour que la série soit connue au Brésil, il faudrait d'abord qu'elle soit distribuée au Portugal, où il y a une certaine tradition de livres de bédé. Mais il faut vendre beaucoup. C'est un marché très petit, alors on y a traduit d'abord les grands succès comme Astérix et Blueberry. Ensuite, quelques exemplaires se rendront peut-être jusqu'au Brésil, mais confidentiellement.»

ALDÉBARAN

4 tomes parus, Dargaud éditeur



JACQUES GRENIER

Léo

ÉTÉ
Une
très
bonne
saison

SUITE DE LA PAGE D 2

Paul Chanel Malenfant, lui, est d'abord poète; son premier roman, *Quoi, déjà la nuit?* (L'Hexagone), a certes des accents poétiques, mais c'est d'abord le récit poignant d'une complicité amoureuse entre un homosexuel et une femme. Leur ultime rencontre — il se rend à son chevet alors qu'elle se meurt d'un cancer — donne lieu à un chant funèbre, sorte de *Stabat mater* intime, puisque cette femme fut aussi, pour cet homme, une figure maternelle. *Quoi, déjà la nuit?* est un adieu par fragments, aussi romanesque que poétique, où la prose respire de mille rythmes. Ici, les mots, les corps et les sentiments ne font qu'un.

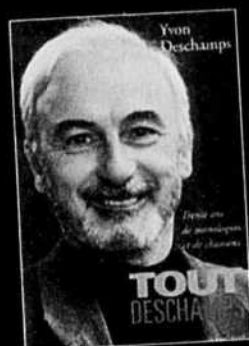
A retenir également, pour le rendu du climat exotique et la subtile maîtrise de l'ensemble: *Un garçon de compagnie*, de Pierre Samson (aux Herbes rouges). Ce roman, pour le cadre de l'action, est aussi «brésilien» que son précédent, *Le Messie de Belém*, paru en 1996, et latino-américain pour la part de «réalisme magique» qui s'y trouve, grâce notamment aux histoires merveilleuses qu'une vieille dame raconte à sa petite-fille. *Un garçon de compagnie* est un récit polyphonique sur les méandres du désir, qui se transforment en un tourbillon où se trouve emporté un jeune homme aussi beau que naïf. L'histoire, légère d'abord, comme s'il ne s'agissait que d'un chassé-croisé amoureux, est une tragédie où les malentendus font parfois office de fatalité et qui va implacablement vers son dénouement. Le roman de Pierre Samson est séduisant, très finement construit; c'est l'œuvre d'un perfectionniste qui a su effacer les traces de son labeur pour ne nous en livrer que l'achèvement.

L'Acquittement (chez Borel) est d'un autre perfectionniste. Gaëtan Soucy — on se souviendra de *L'Immaculée Conception*, paru en 1994 — a une très haute idée de l'écriture, qu'il sert avec une rigueur quasi janséniste. Dans *L'Acquittement*, un homme revient sur les lieux de son passé où il avait commis une faute dont il veut s'acquitter. Mais au delà de ce sentiment d'un péché à expier, le roman explore et chante la belle complexité de la vie; puisque «rien n'arrive à exister seul», il reste à découvrir les liens mystérieux entre les êtres et les choses, à trouver un sens à la grande énigme de l'existence. Et si le mystère demeure finalement, il est en tout cas devenu plus familier.

Nouvelles

Serait-ce une des caractéristiques de cette saison 1997-98? Comme certains des bons romans ont été le fait de poètes, c'est Suzanne Jacob — poétesse, mais aussi romancière, il est vrai — qui a signé le meilleur recueil de nouvelles. *Parlez-moi d'amour* (éditions Borel) a un titre aussi indicatif que trompeur. Parlons-en, justement, semblent indiquer certaines nouvelles, comme s'il y avait là un défi à relever. On ne se conte pas fleurlette, chez ces personnages de tous âges et de toutes conditions; on essaie plutôt de dire l'amour, ou on espère se l'entendre murmurer. Il est désespérément absent pour certains, ou enfoui sous la mauvaise foi. Certaines nouvelles sont de petits chefs-d'œuvre d'ironie, d'autres sont tendres ou touchantes. Mais quel qu'en soit le ton, il en ressort que l'amour est ici la forme la plus haute de l'authenticité ou, plus humblement, une façon d'être attentif aux autres: c'est, raconté avec la finesse de Suzanne Jacob, un savoir-vivre fragile qui demande à être entretenu.

Oui, tout compte fait, ce fut une bonne saison.

CET ÉTÉ, SOYEZ LIVRES AVEC
LANCTÔT
ÉDITEURYvon Deschamps
TOUT DESCHAMPS

L'intégrale des monologues et chansons d'Yvon Deschamps, dont les classiques: *Pépère*, *La libération de la femme*, *Nigger Black*, *Les unions*, qu'ossa donne?, *L'argent*, *Le bonheur*, *L'intolérance*, etc. «Un must pour me et ce!» José Blanchette, *Le Devoir*

Pauline Julien
IL FUT UN TEMPS OÙ L'ON
SE VOYAIT BEAUCOUP

Pauline Julien, la chanteuse, la militante, l'amante, la comédienne et la compagne de Gerald Godin nous ouvre son grand cahier et nous fait découvrir des épisodes drôles, tendres ou dramatiques de sa vie, où percent la fougue, la poésie, la passion.

Claude Jasmin
ALBINA ET ANGELA
LA MORT, L'AMOUR, LA VIE
DANS LA PETITE PATRIE

Claude Jasmin, le romancier, se fait poète et lyrique pour nous raconter les premiers émois de l'adolescence, ou la mort de sa grand-mère Albina, cotoie le premier amour de sa vie, Angela, une jeune Italienne de la Petite Patrie à Montréal.

Anne Claire Poirier
LET ME GO!

Voici, sous forme de poème, la lettre bouleversante que la cinéaste Anne Claire Poirier écrit à sa fille, Yanne, «cet ange précipité en enfer pour s'être risqué, par seul désir d'exister, de jouer et d'aimer, sur la corde raide de la vie et de la mort», comme l'affirme Annie Leclerc, en préface.

Emmanuelle Turgeon
LES BEAUX
SURVIVANTS

La peur et la mort, mais aussi et surtout, omniprésente, la compassion sur fond d'intrigue policière. «Dans une prose tantôt réaliste et tantôt lyrique, Emmanuelle Turgeon réussit à créer un monde dense, cohérent, qui s'impose dans toute son horreur.» Réginald Martel, *La Presse*.

Zoomba
N'IMPORTE QUI
ET MOI AUSSI

Voici un roman moderne, acidulé qui trace le portrait d'une génération ni punk ni straight, assise entre deux chaises. «Un excellent roman noir, qui nous révèle une auteure capable d'allier la maîtrise stylistique et la connaissance des «tréfonds de l'âme» de la culture contemporaine.» Karinne Ricard, *ICI*.

Olivier Garnier
LA MÉMOIRE
DES DORIAN

Un roman sur la mémoire et l'écriture: quelle est la part de la mémoire et de l'histoire personnelle dans toute fiction? Une vraie histoire, avec des petits et grands drames, de l'amour, des déchirements, des morts et des vivants. «Un coup de maître!» Laurent Laplante, *Radio-Canada*.



En vente chez votre libraire

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Élie n'est pas mort
Un roman émaillé de préceptes de sagesse

LA CINQUIÈME MONTAGNE

Paulo Coelho
Traduction du portugais
par Françoise Marchand-Saufagnargues
Éditions Anne Carrière, Paris, 1998, 314 pages

NAÏM KATTAN

Dans son nouveau roman, Paulo Coelho s'inspire de l'histoire du prophète Elie telle que racontée dans la Bible. On sait que ce prophète a vécu il y a 3000 ans sous le règne du roi de Judée, Achab. Celui-ci épousa une Phénicienne, Jézabel, qui introduisit dans le royaume juif le culte idolâtre de Baal. La Bible nous rapporte qu'Elie pro-

voqua un affrontement avec les prêtres de Baal sur le mont Carmel. Ceux-ci ne purent faire descendre le feu du ciel pour consumer l'offrande sacrificielle alors que la prière d'Elie réussit à le faire, démontrant ainsi la toute-puissance de Dieu.

Pour les juifs, Elie n'est pas mort et on attend toujours son retour. À la table de la fête de Pâque, on laisse la porte ouverte pour qu'il revienne, ainsi qu'une chaise vide qu'on offre à un visiteur, à un étranger de passage.

Coelho suit l'histoire biblique dans ses grandes lignes. Il y ajoute des détails. Fuyant Jézabel qui a fait assassiner tous les prophètes juifs qui ont refusé de se convertir au culte de Baal, Elie s'était réfugié à Sarepta, petite cité phénicienne que ses habitants nomment Akbar (en arabe: «le plus grand»). La ville est assiégée par les Assyriens. Alors que le gouverneur voudrait s'entendre avec cette puissance supérieure pour épargner à sa cité la destruction et à son peuple la mort, le prêtre et le commandant militaire poussent au combat. Pour eux, l'orgueil de la cité, l'honneur de ses soldats, devraient triompher et avoir le dessus sur la volonté de vivre.

Elie assiste à la ruine de la ville, à la mort de la femme qu'il aimait, une veuve dont il recueille l'enfant. En pleine tragédie, n'entendant plus les voix de son ange ou du Seigneur, il perd confiance en Dieu et lui reproche sa méchanceté. Cependant, il ne cède pas au désespoir car il comprend que seule la volonté de choisir sa voie, fût-elle, en apparence, opposée à celle indiquée par Dieu, lui permettra de trouver le Sens. Aussi se met-il au travail. Il réussit à réunir tous ceux qui restent, les vieillards, les veuves et les orphelins, pour rebâtir la ville et la faire ressurgir des ruines.

À l'exemple de Jacob qui lutte avec l'ange et qu'évoque

Coelho, il se tient debout devant Dieu, quitte à s'y opposer, car c'est ainsi qu'il gagne son respect et qu'il démontre qu'il est à la hauteur de sa mission. At-il accompli sa mission? Non pas, puisqu'il lui restait de démontrer sur le mont Carmel la supériorité de la puissance divine sur celle des idoles de Jézabel. Coelho évoque la défaite de celle-ci mais ne dit pas que pour qu'on n'assiste pas à sa mort, elle s'était jetée par la fenêtre.

Catholique fervent, Coelho rapporte à la fin de son livre un extrait de Matthieu qui, relatant la suite de l'histoire huit siècles plus tard, rapporte qu'Elie était revenu sous la figure de Jean le Baptiste.

Une carrière vertigineuse

Ce roman dont le style narratif est d'une grande simplicité est émaillé de préceptes de sagesse dont la source est un bon sens populaire. Une lecture de l'ouvrage nous incite à dire que Paulo Coelho ne boulesverse ni la littérature ni les études bibliques. Sa vertigineuse carrière a commencé il y a à peine dix ans et son éditeur affirme que ses ouvrages ont été publiés dans 69 pays et traduits en 34 langues. Le tirage de son célèbre roman *L'Alchimiste* a atteint les dix millions.

Au lieu d'ignorer ce phénomène, il serait utile de réfléchir sur son sens. Il est indéniable que Coelho répond à un appel de spiritualité aussi général que diffus. Loin de toute théologie et de toute morale religieuse, il permet au lecteur, en des termes simples, de donner un sens aux événements de sa vie. À l'heure où l'anonymat est envahissant, Coelho met l'accent sur l'individu et convie chacun de ses lecteurs à découvrir ce qu'il appelle sa légende personnelle. Au moment où les causes collectives, aussi bien idéologiques que politiques, cèdent la place à la vie privée, Coelho rehausse celle-ci au rang de légende.

La religion qu'il met en scène est syncrétique, où tout monothéisme peut se reconnaître. N'a-t-il pas songé à organiser un lancement de *La Cinquième Montagne* à Byblos, au Liban, sur le territoire des Phéniciens, en présence d'invités juifs, chrétiens et musulmans? Son propos est à la fois rassembleur et non dérangeant, n'offusquant personne.

Coelho reprend certains anciens préceptes en les couvrant d'habits neufs. Le sens que recherchent tous ceux qui ressentent le mal de l'anonymat auquel ils sont condamnés leur est offert en termes simples et valorisants. En d'autres termes, Coelho n'exploite pas un engouement médiatique, ce qui ne veut pas dire que ses promoteurs ne le font pas. Il répond à une attente et satisfait un besoin.

PAULO COELHO
La Cinquième
Montagne

ANNE CARRIÈRE

La Chanson
de Violetta
de NICOLE HOUDE

Violetta, qui fêtera bientôt ses vingt ans, n'a jamais été une enfant comme les autres. Après sa journée de travail à l'usine, elle s'amuse et conspire avec ses amis dans les parcs de Montréal, se laissant emporter par un amour qu'on interdit aux gens comme elle...

Ce roman, qui traite d'un sujet extrêmement difficile, est une parfaite réussite!

LAURENT LAPLANTE,
Indicatif présent, Radio-Canada

Roman, 176 pages, 20,95 \$



éditions de la
pleine
LUNE

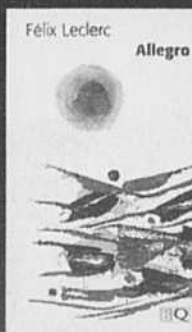
BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
fête ses 10 ans.

Recevez un livre-cadeau à l'achat
de deux titres de la collection.



Offre valable jusqu'au 30 septembre 1998

En vente chez votre librairie participante



LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Naïveté perdue

L'EMPREINTE DE L'ANGE

Nancy Huston
Actes Sud - Leméac
Arles-Montréal, 1998, 328 pages

Quelque part au milieu du roman de Nancy Huston, le narrateur signale un épisode... qui ne se produit pas; il a suffi d'une seconde de distraction à deux femmes — dont l'une est un des personnages principaux — pour qu'elles se croisent dans la rue sans se voir. Or, si elles s'étaient reconnues, l'histoire aurait pris une tout autre tournure. Et le narrateur de conclure que «*ça arrive tout le temps, ce genre de chose. On s'étonne des rencontres miraculeuses, des coïncidences inouïes. [...] mais en vérité, la vie comporte bien davantage de ces rencontres ratées, ces presque rencontres, ces pas-tout-à-fait coïncidences.*»

Il reste que *L'Empreinte de l'ange* est bel et bien un roman, faux peut-être mais vraisemblable, mené par une multiplicité des voix narratives — procédé fréquent dans le roman contemporain — qui soulignent la fragilité de la fiction, celle, aussi, d'installer une distance où s'insère la critique ou l'ironie. Les romans dits polyphoniques semblent nous dire: «ce qui vous est raconté ici est triste, voire tragique, mais n'est-ce pas également risible?», ou encore: «cet épisode s'est produit, mais les choses n'auraient-elles pas pu se passer tout autrement?»

Le narrateur — ou la narratrice? — de *L'Empreinte de l'ange*, qui n'est pourtant pas un des personnages, se permet même, ça et là, de réfléchir sur l'histoire en cours, de parler à la première personne, voire d'interpeller le lecteur; après avoir tenté d'expli-

quer les rapports singuliers entre deux amants de langue maternelle différente, elle conclut, de guerre lasse: «*C'est... comment dire, c'est... ah non, si vous ne connaissez pas, je crains de ne pas pouvoir vous l'expliquer.*»

Une histoire vraisemblable

L'Empreinte de l'ange n'est pas pour autant un roman expérimental. On y trouve des personnages fort bien campés, des situations vraisemblables, un contexte sociohistorique très précis. Le début de l'histoire est même tout ce qu'il y a de banal: en 1957, à Paris, Raphaël Lepage, flûtiste de talent et fils de famille, tombe amoureux d'une jeune Allemande, Saffie, qui s'est présentée chez lui pour être sa bonne. Il est fou d'elle, et notamment de cette absence dans son regard qui recèle sans doute quelque mystère: il se promet de le lui faire dévoiler. Mais Saffie garde ses distances et son mystère; elle demeure inatteignable, y compris quand Raphaël la caresse. Bref, si Raphaël était un peu plus sot, et Saffie, plus rêveuse, on se croirait en présence de Charles et d'Emma Bovary.

Puis, nous passons du couple étié à un triangle amoureux: Saffie, à son tour, tombe instantanément amoureuse d'András, un réfugié hongrois un peu bohème, activiste politique à ses heures, dont le métier est de réparer les instruments de musique. Saffie s'accom-

mode parfaitement de cette double vie d'épouse respectable et d'amante passionnée. Elle va et vient, heureuse en somme, entre ces deux univers étanches, étrangers. Elle espère seulement qu'ils le restent.

Saffie tire ainsi le meilleur de la réalité et du désir, se partageant sans être déchirée, situation rêvée pour elle qui n'a pas à choisir. *Désirs et réa-*

lité: c'est le titre d'un recueil de textes que Nancy Huston a publiés en 1995; la tension entre ces deux pôles revient d'ailleurs sans cesse dans son œuvre: chez Nada, l'écrivaine d'*Instruments des ténèbres*, comme chez Lin, la danseuse de *La Virevolte*, ou Paddon l'historien, le superbe personnage de *Cantique des plaines*. Ces personnages sont déchirés et obligés de choisir entre le monde des rêves et des ambitions, des folies, et celui du conformisme raisonnable, du bien-être tranquille. Si le premier est plus séduisant, il n'est pas forcément meilleur ni plus intéressant, dans l'œuvre de Huston; c'est la tension entre les deux, qu'on aurait appelée dialectique naguère, qui fait ici le sel de la vie.

Or Saffie se plie alternativement au principe de réalité et à celui du plaisir, sans difficulté apparente. Tout va presque trop bien dans ce triangle où le mari, la femme et l'amant trouvent chacun leur compte. Il faudra qu'intervienne l'Histoire, actuelle et ancienne, pour que soit ébranlé l'équilibre, artificiel mais avantageux, entre les protagonistes.

Actualités et Histoire

Les événements de l'actualité politique de l'époque — l'histoire se déroule de 1957 à 1963 — sont nombreux dans *L'Empreinte de l'ange*. Certains sont simplement évoqués; d'autres, et particulièrement la guerre d'Algérie — rafles et répressions, massacres, torture — jouent un véritable rôle romanesque. Cette réalité immédiate, atroce, Saffie semble l'ignorer alors qu'András ne peut s'empêcher de la suivre au plus près.

Il y a aussi l'Histoire passée, celle de la Deuxième Guerre mondiale avec ses bombardements, les camps d'extermination, les pogroms, qui a marqué à jamais Saffie l'Allemande et András le Hongrois. Elle est inscrite dans leur chair, gravée dans leur mémoire. Elle a ses raisons de faire mine d'avoir tout rayé de sa mémoire et de se désintéresser de tout ce qui est politique; András, dont le passé est tout

autre, ne peut qu'y être viscéralement sensible. András est d'origine hongroise, et il est juif. Il fait d'ailleurs remarquer plaisamment à Saffie que «*tous les juifs sont marxistes, à part les hassidim. Et presque tous les marxistes sont juifs, à commencer par Marx!*».

L'Histoire rejoignant la présent, c'est ce passé antagoniste de Saffie et d'András — et ses séquelles ineffaçables — qui donne sa substance au couple des amants, les rapprochant et les éloignant tout à la fois. Mais il n'empêche pas les personnages de poursuivre leurs rêves respectifs: pour Raphaël, c'est celui de la musique qu'il joue de mieux en mieux, qui enchante son public et répand un peu de beauté sur le monde; pour Saffie, c'est celui, plus modeste mais combien fragile, du bien-être personnel, de la tranquillité sereine, alors qu'András, qui croit que «*le corps sert à quelque chose, peut infléchir l'Histoire*», aspire à l'engagement social et à la fraternité.

Il n'y a ni bons ni méchants dans *L'Empreinte de l'ange*, pas plus que des perdants ou des gagnants. C'est d'autre chose qu'il s'agit de personnages actuels, historiques malgré eux, qui cherchent à être heureux, comme tout un chacun. C'est une histoire prenante, racontée par une narratrice qui se manifeste parfois avec autant de candeur que ses personnages (par mimétisme, il lui arrive de s'exprimer comme eux), qui se glisse dans leur conscience ou, prenant un brusque recul, se prend à réfléchir sur eux. Moins somptueusement lyrique que *Cantique des plaines*, qui demeure jusqu'ici le grand livre de Nancy Huston, *L'Empreinte de l'ange* interpelle aussi, par le biais de la fiction romanesque, notre indifférence et notre passivité devant ce qui se passe autour de nous et dans le monde, car une fois perdue, la naïveté de l'enfance — c'est elle, l'empreinte de l'ange —, «*nous avançons grotesquement, à cloche-cloche, écartelés: un pied dans nos petites histoires et l'autre dans l'Histoire du siècle. C'est tellement dur d'être lucide.*»



Robert Chartrand

Installer
une distance
où s'insère
la critique
ou l'ironie

POÉSIE

Enracinement

Tons nouveaux et paroles singulières

LA MAISON

Bertrand Laverdure
Éditions du Noroît
Montréal, 1998, 65 pages

L'INALIÉNABLE

Isabelle Courteau
L'Hexagone
Montréal, 1998, 81 pages

DAVID CANTIN

Certaines œuvres prennent des détours inusités pour nous faire saisir les liens complexes du monde. On déceale un territoire fragile qui peut s'écrouler à tout moment. On se demande alors si ces recherches poétiques n'arrivent pas à contraindre l'enracinement véritable du poème. Rien n'est fixe dans les livres de Bertrand Laverdure et d'Isabelle Courteau. Est-ce cette voix mûre qui cherche à transcender l'épreuve d'un rapport nouveau face au langage?

Après *L'Oraison cassée* (Le Noroît, 1994) et *Fruits* (Le Noroît, 1996), *La Maison* tente de concilier une plus grande souplesse formelle dans l'approche esthétique de Bertrand Laverdure. Il y a dans ces courts

poèmes une étrange sensualité où se fragmentent les nombreux paradoxes de l'existence. D'un recueil à l'autre, ce jeune auteur ne cesse de surprendre grâce à un ton nouveau qui éclaire la richesse de ses images curieuses. Sous un angle métaphorique, *La Maison* symbolise cet espace à travers lequel s'étend l'imaginaire intime du poète.

En quatre parties, Laverdure évoque la relation discrète qui transforme l'écrivain dans son cheminement vers l'acte d'écrire. Sensible aux œuvres accompagnatrices, on entend dans ces vers le passage essentiel des livres de chevet (de Marie-Claire Blais à Timothy Findley) qui habitent les moments de solitude créatrice. C'est ainsi une autre manière de comprendre les diverses étapes qui nous entraînent vers l'espace même du poème. Il faut bien dire que le poète représente, pour Laverdure, cet acteur soucieux du cheminement imprévisible de sa propre création: «*Le printemps, la neige, / les fleuves et les planètes / s'amalgament sans crier, / écrivent pour demain / des récits sans repères / où le temps flotte / et les biches se transforment. / Au milieu des rires / les joues et les mains / continuent de saigner / et les bains de lacs / se centrent de feu.*»

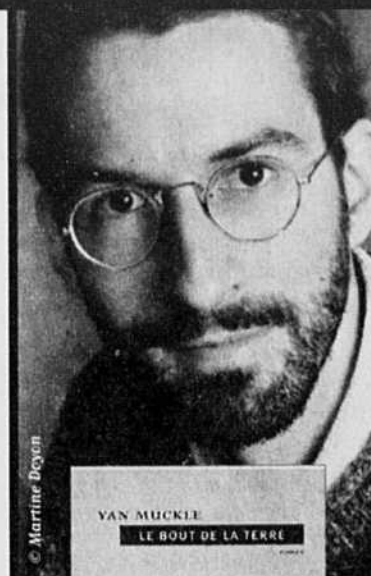
Poursuivant l'intuition d'Emily

Dickinson («*He has not lived who has not felt*»), ce court recueil interroge surtout le rôle incontrôlable des sens. Parfois abstraite, cette poésie ne cesse d'interpréter le réel à partir d'un long réseau de correspondances en mouvement. Comme «*ce petit cerisier que l'on dépose sur nos genoux*», chaque strophe dévoile certaines éclosions inattendues du monde. On constate ainsi une forme de cohérence organique qui donne au projet de Laverdure toute son ampleur discrète. Mais il y a bien d'autres promesses mystérieuses à suivre dans cette œuvre fraîche et exigeante.

Une voix éclatée

Maintenant, que dire de cette voix éclatée qui émerge dans *L'Inaliénable* d'Isabelle Courteau? D'abord, on a l'impression d'entendre une parole hésitante avec ses chutes, ses cassures et ses sauts. En quelques phrases, on passe aussi rapidement de la simplicité à l'hermétisme. Dans quelle direction ce livre nous entraîne-t-il? C'est justement cet effet d'incertitude qui donne toute sa force à ce premier recueil d'Isabelle Courteau. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un ensemble homogène mais plutôt de multiples fragments où se recompose un «*nouvel accord avec soi*».

l'été Boréal éblouissant,



Yan Muckle Le Bout de la terre

«*Yan Muckle signe ici un premier roman éblouissant, de toute évidence longuement mûri et superbement abouti.*»

Stanley PÉAN, Ici

ROMAN • 288 PAGES • 24,95 \$

truculent,



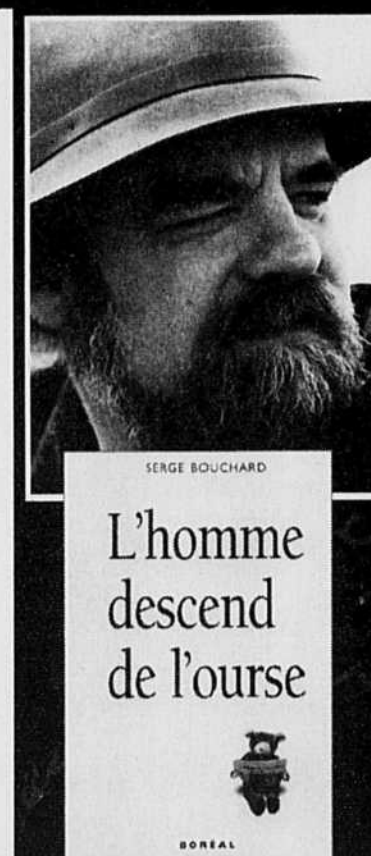
Daniel Poliquin L'Homme de paille

«*Un livre réjouissant, plein de truculence, plein de paillardise. C'est tout à fait savoureux!*»

Jean FUGÈRE, De bouche à oreille

ROMAN • 256 PAGES • 19,95 \$

ironique...



Serge Bouchard L'homme descend de l'ourse

«*Bouchard se méfie de la perfection et fuit les évidences. Nous le lisons donc, assis sur une roche ancienne du Bouclier canadien. Plaisir assuré.*»

Marie-France BAZZO

224 PAGES • 19,95 \$



Bernard Arcand et Serge Bouchard

Des pompiers de l'accent français

ET AUTRES LIEUX COMMUNS

Voici la nouvelle cuvée des variations sur le thème de notre existence moderne. Ironie, érudition, surprise de la pensée et du style sont au rendez-vous...

Boréal
Qui m'aime me lise.

210 PAGES • 22,95 \$

LIBRAIRIE HERMÈS

Depuis 1976

«*Le temps de lire, un art de vivre...*» MCCQ

avec C. Albaut
M. J. de Carvalho
Colette
C. McCarthy
K. Oé
J.-N. Pancrazi
Pessoa
J.-C. Pirotte
D. Poliquin
M. Tremblay
H. Wassmo
P. Yergeau

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 - téléc.: 274-5660

Invité du festival Présence autochtone

J.-M.G. Le Clézio

J.M.G. Le Clézio
Le rêve mexicain

Poison d'or

Le Clézio
Mondo et autres histoires

LE CLÉZIO

Gallimard

J.-M.G. Le Clézio est un écrivain qui dénonce, qui combat, qui provoque.

Le magazine littéraire.

GALLIMARD

J'AI LE GOÛT DE LIRE

QUÉBEC AMÉRIQUE JEUNESSE

Dominique Demers

Valentine picotée et Toto la brute

Maintenant chez Québec Amérique!

Des dizaines de milliers d'enfants ont découvert le plaisir de lire avec Alexis, le héros de **Valentine picotée** et **Toto la brute**. **Valentine picotée** a été proclamé LE roman préféré des jeunes de 6 à 12 ans selon le sondage «Coups de cœur» des 25 ans de Communication-Jeunesse.

Aussi disponible : **Marie la chipie**, la suite de cette série chou-chou des enfants.



Anique Poitras

La Chambre d'Eden (tome 1)

Voici la suite tant attendue de **La Lumière blanche** et de **La Deuxième Vie**. Rarement un livre aura suscité un tel engouement. Vos adolescents en raffoleront!

«Anique Poitras a le tour de raconter, de nous attacher à son héroïne et de nous la faire aimer. [...] L'écriture est vivante et fluide, verte et vibrante.»
Gisèle Desroches, *Le Devoir*

«Anique Poitras est une sorcière d'émotions.»
Marie-Sissi Labrèche, *Filles d'aujourd'hui*



NOUVEAUTÉ

Gilles Tibo

Noémie, Albert aux grandes oreilles et La Fusée du petit géant

Gilles Tibo fait notre bonheur avec **Noémie, Albert aux grandes oreilles**. Une autre aventure pleine d'humour et de rebondissement pour Noémie et son incroyable grand-maman Lumbago.

La Fusée du petit géant est un récit qui rejoindra à coup sûr l'imaginaire des tout-petits. Bienvenue à bord de la fusée du petit géant, celle qui vient de la terre!

«Tibo est sans contredit un être sensible qui sait aller chercher en lui des émotions simples et vraies.»
Édith Bourget, *Lurelu*



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

LA CHRONIQUE

Les grands fléaux organisateurs

Il pleut, comme presque tous les dimanches de ce début d'été incertain (en juin, ne te découvre pas d'un brin!). Et je lis le journal de prison de Jean Giono, ce *«portrait de l'artiste par lui-même»*, qui commence par ces mots stupéfiants: *«Je retrouve mon orgueil. Il n'était pas perdu, il dormait. Comme il est bon d'être orgueilleux en prison et de s'entendre dire qu'on a raison de l'être...»* Giono a écrit *Refus d'obéissance*, un fascicule prônant la paix. Il aurait, paraît-il, déchiré des affiches de mobilisation (en fait, il avait simplement collé des papillons sur ces affiches), et cela a suffi pour qu'on l'enferme, d'abord à Digne, puis à Saint-Vincent-les-Forts, en automne 1944. Croyait-on lui faire peur et transformer son grand amour pour la paix en ardeur pétaïniste? Peine perdue: le grand romancier médite, dans sa prison, se repose, ironise, s'instruit, écrit et lit, savourant la beauté du peuplier aperçu par l'étroite meurtrière de sa cellule, *«tout doré et luisant dans le brouillard comme un émail»*. *«On n'emprisonne pas les chats sauvages»*, dit la chanson.

Enfermé, Giono écrit: *«À première vue, il semblerait qu'en prison on peut faire tout ce qu'on veut, on est libre de son temps du matin au soir...»* Dans un état de *«faiblesse rêveuse»*, l'écrivain se récite le *«sois sage, ô ma douleur»* de Baudelaire et constate que certains espoirs, comme certains désespoirs, *«sont imbéciles»*. Pas de sensiblerie dans ce *«palais aux beaux dormants»*. Il s'agit de s'arracher à l'ensevelissement.

Giono relit *Don Quichotte* et se sait métamorphosé en ce chevalier de la solitude humaine, *«qui passe, inchangé, d'un livre à l'autre»*. Il rêve à ses collines, par *«un dimanche vif, vert et clair»*, où *«personne n'ose plus marcher maintenant, tenant par la main sa bien-aimée»*. Il demande qu'on lui apporte son Montaigne, qu'il relit près d'une grande fenêtre, dans la clarté d'un *«ciel en ailes d'anges comme celui de Melville»*. Ses camarades s'ennuient, languissent et rigolent beaucoup, parce que *«la mécanique se détraque»* parfois, et parce qu'en prison, on peut *«la laisser se détraquer à loisir»*. Rejoint, de temps à autre, par *«l'épidémie d'espoir»*, Giono écrit: *«Il faut se défendre âprement et préférer le fumier de Job, alors tout devient facile...»*

Chaque matin, le prisonnier Giono fait *«une toilette extraordinaire, comme se rase le capitaine MacWhirr de Joseph Conrad, avant le typhon»*, et s'apprête à hiverner un jour de plus, savourant les *«délices de ce cloître aux disciplines strictes»*. Il écrit: *«S'efforcer de rester pur soulage doublement: par l'effort, et parfois par le résultat qui, si on l'atteint, éclate tout d'un coup comme un diamant.»* Il discute avec ses camarades de détention, obtient des *«adoucissements»* en séduisant la commission préfectorale, échange avec ses copains des recettes de bécasses et de vanneaux, regarde longuement tomber la neige, maugréant entre ses dents un *«merde aux vivants»* qui fait rire ses amis.

Approcher la vie

L'écrivain enfermé n'est ni un héros ni un martyr, ni même un extravagant: *«Il languit, souffre, désire et languit de désirer»*, comme les autres. Seulement, il s'efforce d'approcher la vie à toute force: *«Je veux avoir la vie là où je suis, sur place.»* Souvent, il harangue ses compagnons (*«Ces enfants égoïstes et mal élevés»*), menace *«très poliment»* un gardien un peu trop zélé et raconte des histoires interminables pour avoir droit à une cigarette ou à un bout de cigare. (La passion des petits cigares d'Angelo, le héros du *Hussard sur le toit*, est née dans la cellule de Giono en cet hiver 1944.) Et puis, quand on le laisse un peu tranquille et qu'il réussit à trouver du papier et un crayon, il écrit: *«J'exige de moi une pureté sans aucune faiblesse, une constance sans défaut. Vous me direz qu'ici c'est facile, non, c'est extrêmement difficile au contraire... Car, ici, la Constance est attaquée par des sentiments presque religieux, où tout ce que construisent les hommes disparaît en éclatement de bulle de savon... Il suffit de trancher dans le vif de tout ce qui attache au monde vivant, et de regarder de l'autre côté. Magie des puretés enfin aussi belles que l'on désire, si la magie de ce que l'on aime noircit...»*

On pourra lire, dans tous les romans de Giono écrits après la prison, cette passion paradoxale pour le vivant, pour la dureté de pierre précieuse de l'âme pure et pour le velours un peu rêche de la beauté, déprise d'idéal, la beauté du diable, la beauté qu'on se doit d'aimer pour elle-même, si écorchante soit-elle. (Ennemonde, le roi sans divertissement et même Angelo seront des anti-héros orgueilleux et tendres, des solitaires épris du vertige de la pureté souveraine.)

Dans la faible clarté de sa cellule, Giono écrit: *«On m'entoure, on vient près de moi chercher de l'espoir, un peu de paix. Mais j'ai fait de ma vie la sujette de ce sentiment de pureté, cette constance de Don Quichotte, je ne m'en évadrai sûrement pas par en bas...»*

Il ne s'agit pas alors d'orgueil, mais plutôt de dépouillement, de cette exultation qui consiste à trouver dans la *«non-vie de la prison»* ce *«sursaut de poisson tiré hors du filet»*, cette *«belle immobilité dans ses propres écaïlles pétrifiées»*. Il s'agit d'aimer sans amour, de croire sans Dieu et d'agir sans raison valable. Il s'agit de se payer le luxe de chanter à tue-tête (dans sa cellule, et puis, ensuite, partout où le cœur vous en dira) un choral de Bach. Il s'agit de ne plus penser à rien, car l'avenir n'existe pas. Il s'agit de s'occuper du galeux et du pouilleux, parce qu'il serait immoral, mais surtout insensé, de ne rien faire, et non pas parce que le malade est fils de Dieu ou offre quelque garantie d'éternité radieuse. Il s'agit, si l'on est vaincu, de *«n'être vaincu que par la grandeur de l'entreprise»*. *«J'accepte la misère physique et morale parce que, ce matin, il y a ce ciel angélique de Fra Angelico, ces moutons roses sur l'azur, si délicat qu'il touche le cœur à l'endroit des larmes...»*

Vue imprenable sur le monde

Une certaine résignation fière permet une vue imprenable sur le monde, et Giono, là-dessus, reviendra souvent, une fois sorti de sa prison. *«Le monde est un pucier, écrivait Diderot — un bon copain de Jean —, une agitation de molécules, une effervescence absurde où tout se pousse, tout se cultive. Et puis soudain, au milieu de cette putréfaction germinative, il y a une forme, quelque chose qui s'organise et qui délivre un sens. C'est un beau visage, un beau corps, une belle phrase...»* Giono admire Diderot et Stendhal, particulièrement le Stendhal de *La Chartreuse de Parme* (*«J'accepterai d'être privé de tabac, de lettres et même de nourriture pour avoir le génie de Stendhal écrivant cette histoire de vrais passionnés!»*). Giono admire les romans de la Table ronde, cette *«quête du Graal»*, qu'il lit à ses camarades, jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la cellule que sa voix dans le silence, *«parlant de magie et de féerie»*.

L'écrivain éprouve une grande joie, une joie quasiment douloureuse à attendre qu'il fasse jour pour lire Montaigne et jouir de la stupéfaction de ses compagnons qui le regarderont, éberlués, se coiffer comme un gentleman, devant un miroir imaginaire. Hussard fier et tendre (*«Ne rien se permettre de vulgaire, rester pur!»*), Giono se montre tel qu'il est, avec ses sautes d'humeur et de pensée (*«on est toujours son personnage principal!»*, car, écrit-il, *«cela me sert d'armature à cette vie de molsque et de mort qu'on mène ici»*). Et aussitôt, il ajoute: *«Il faut se composer une vie — et sur-*

tout la rendre admirable — avec les débris du naufrage.» Toujours cette aspiration au sublime ordinaire, ce besoin de montrer *«le bon et le mauvais loyalement»*, de garder pour soi ses craintes, parce que nous inquiète le sort des êtres chers.

Giono reçoit de mauvaises nouvelles de sa mère qui souffre. (*«Il faudrait décrire ici le rêve que j'ai eu où j'ai conduit ma mère à l'église...»*) Ses yeux lui font mal. L'infirmerie est bondée de prisonniers malades.

Dehors, c'est le massacre. Fiévreux, découragé, il écrit, dans la marge de son cahier: *«Il faut lire ce que j'écris dans l'esprit du Quichotte!»* L'avenir est loin. Le bonheur recule. Manosque, sa ville, explose. (*«On se perd à imaginer les complications les plus répugnantes.»*) Giono relit Montaigne: *«Nous ne sommes jamais chez nous. Nous sommes toujours au-delà.»* Un prisonnier est mort, *«au garde-à-vous»*, à l'aube. Un autre agonise en pleurant, dans la cellule d'à côté. Giono obtient qu'un tel voie sa femme, qu'un autre soit soigné. (*«Emporté par mon besoin de grandeur, peut-être que je vois rarement la vérité.»*) Dans ce *«vivre à otages»*, l'écrivain est *«harassé d'espoir»*, terrifié par *«la barbarie, la cruauté imbécile et aveugle»*. Mais il tient bon. *«Je me sers de mes ailes pour voler obstinément en rond au-dessus de ceux que j'aime...»*

Puis on vient le chercher. Il est libéré, aussi inexplicablement qu'il fut enfermé. Il est dehors, tout seul, dans le vent doux. En reprenant le chemin de la maison, Giono songe: *«Dorénavant, rester prince. N'approcher les autres que pour exercer l'aide... Sortir d'ici plus fort que j'y suis entré...»*

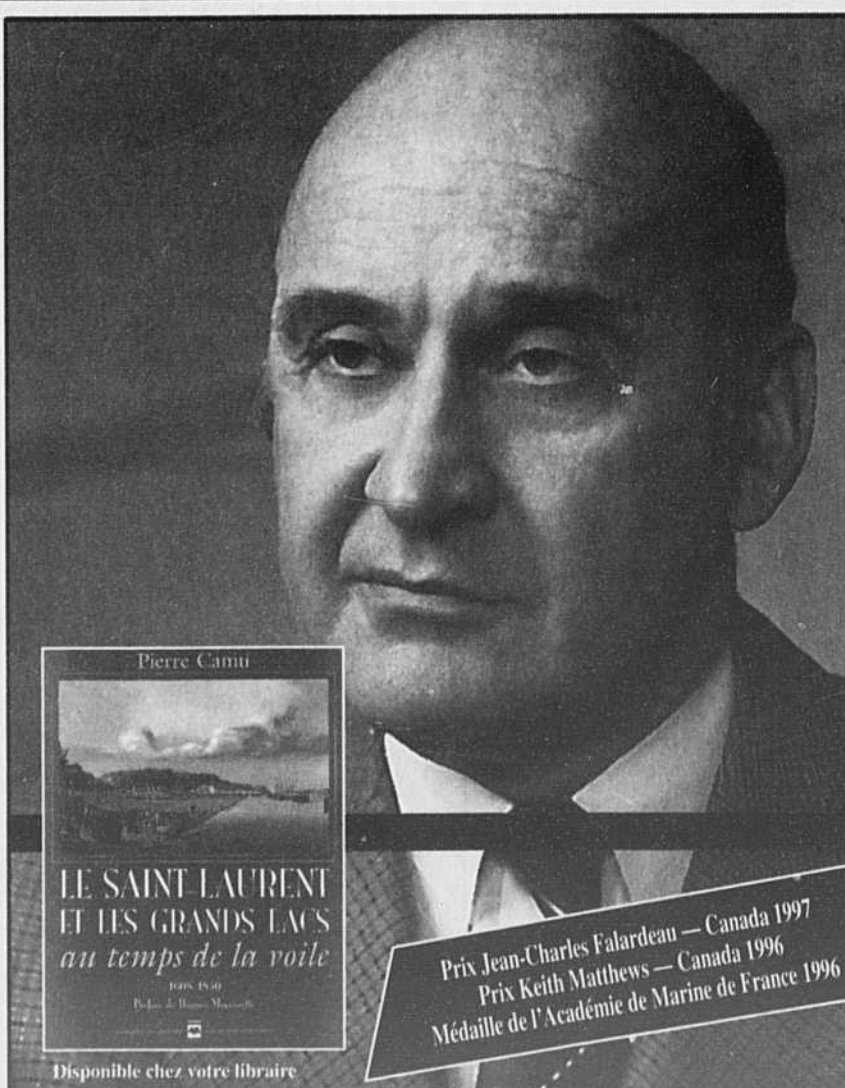
Et il écrit l'histoire d'Angelo, ce noble hussard sur le toit: le choléra, ce sera sa guerre à lui, et Pauline, son *«diamant»* d'espoir. *«Ah, qu'il est rafraîchissant d'écrire sur le choléra, comme je le fais. Il n'y aura bientôt plus comme marque évidente de la présence de Dieu que l'existence de ces grands fléaux organisateurs... Espérons (c'est tragique de le dire!)...»*

JEAN GIONO

Bulletin numéro 44
Publié par l'Association
des amis de Jean Giono, 1995

Pierre Camu auteur de Le Saint-Laurent et les Grands Lacs au temps de la voile, 1608-1850

Les Éditions Hurtubise HMH félicitent M. Pierre Camu, lauréat du Prix Jean-Charles-Falardeau 1997 décerné le 30 mai dernier par la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales. Ce prix souligne les qualités exceptionnelles de cet ouvrage qui retrace pour la première fois près de deux siècles et demi de l'histoire de l'évolution des transports par eau sur le Saint-Laurent et les Grands Lacs.
Prix: 49,95 \$ — 368 pages



Prix Jean-Charles-Falardeau — Canada 1997
Prix Keith Matthews — Canada 1996
Médaille de l'Académie de Marine de France 1996

Disponible chez votre libraire



ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

LIVRES

LE FEUILLETON

La rédemption d'un homme sans âme

L'HOMME SANS DOULEUR

Andrew Miller
Traduction de l'anglais par Hugues Leroy
Albin Michel, Paris, 1998, 387 pages

Andrew Miller, ce jeune écrivain anglais de trente-sept ans, est un nouvel arrivant dans la République des lettres, et c'est là son premier roman. Si l'on en juge par la critique anglaise et américaine, il a amplement mérité le James Tait Black Memorial Award, un prix qu'avaient d'ailleurs déjà obtenu quelques-uns de ses écrivains favoris, comme D. H. Lawrence, Ian McEwan, Peter Carey, Bernard Mac Laverty ou encore Fred d'Aguiar. Fils de médecin (ce qui n'est pas sans rapport avec son roman), Andrew Miller n'est arrivé à l'écriture qu'assez tardivement, même s'il en rêve depuis l'âge de dix-huit ans. Auparavant, il a pratiqué divers métiers, dont vendeur ambulant de crème glacée et employé dans un abattoir de poulets. Il faut encore mentionner qu'il a étudié à la University of East Anglia's Creative Writing school puis à Lancaster University, et que c'est en grande partie là qu'il a développé son écriture et son style. Soulignons encore qu'il est en train de préparer un autre roman sur l'histoire amoureuse de Casanova (*Casanova in Love*), qui devrait paraître en septembre prochain, ainsi qu'un scénario à partir de ce même roman.

Roman historique

Andrew Miller aime les histoires anciennes, et son premier roman s'inscrit tout à fait dans la lignée du roman historique. *L'Homme sans douleur* (*Heart of Ice*) a comme décor l'Angleterre du XVIII^e siècle et comme toile de fond un monde à la fois grotesque et baroque, celui des foires et des salles d'anatomie dont était particulièrement friand ce siècle obsédé de science et de curiosités.

Ce roman raconte l'histoire de James Dyer, un homme privé de tout sentiment et que n'atteint pas la douleur physique. On peut lui infliger les pires sévices, il ne sent rien, aucune douleur, et ses plaies guérissent étonnamment vite. D'où cela vient-il? Il faut rappeler que, en dépit du siècle des lumières et de l'exaltation de la raison, certaines théories populaires fort anciennes ont encore cours au XVIII^e siècle, notamment celle qui veut que le lieu et le moment de la fécondation aient un effet sur la destinée de l'enfant, qu'ils s'impriment dans son esprit et son corps. Il se trouve que sa mère a été engrossée par un inconnu alors qu'elle patinait le soir, sur la glace. Suivant cette théorie, l'enfant devrait donc être froid... Cela n'est pas dit dans le roman, mais comme Miller est bien informé de l'esprit et des superstitions de l'époque, on peut supposer qu'il s'en est inspiré.

Non seulement James Dyer va-t-il être doté d'un formidable sang-froid, mais, enfant, il va mettre longtemps avant de parler, comme si là aussi il était gelé, que sa langue n'arrivait pas à fondre, à acquiescer sa fluidité. Au point que sa mère elle-même le craint, ne trouvant pas naturelle une telle disposition. Après avoir perdu ses parents à la suite d'une tragédie, il n'est pas long à être remarqué par un charlatan, Marley Gummer, un vendeur de foire qui va se servir de l'enfant pour faire valoir les qualités miraculeuses de son produit, c'est-à-dire lui faire subir en public divers sévices afin d'illustrer la parfaite efficacité de son élixir.

Bientôt un autre homme le remarque, un certain Canning, un collectionneur de «monstres» très riche qui, lui, pratique des opérations autrement plus dangereuses sur ses protégés (on a ici droit à de belles descriptions des salles d'anatomie de l'époque). Il va, par exemple, tenter de séparer deux sœurs siamoises en pratiquant une opération qui va leur coûter la vie, sans éprouver le moindre état d'âme. Son séjour dans la maison de cet homme aura au moins permis au jeune James de s'instruire dans sa bibliothèque privée où il va dévorer nombre d'ouvrages d'anatomie et de médecine. Puis c'est le retour de Marley Gummer, qui l'enlève de nouveau (avec son consentement tacite) pour lui faire reprendre la vie qu'il menait auparavant. Bientôt encore il subit un nouvel enlèvement, cette fois de la part de la marine anglaise qui a besoin de matelots. Le voilà donc embarqué sur un navire de Sa Majesté.

Médecine froide

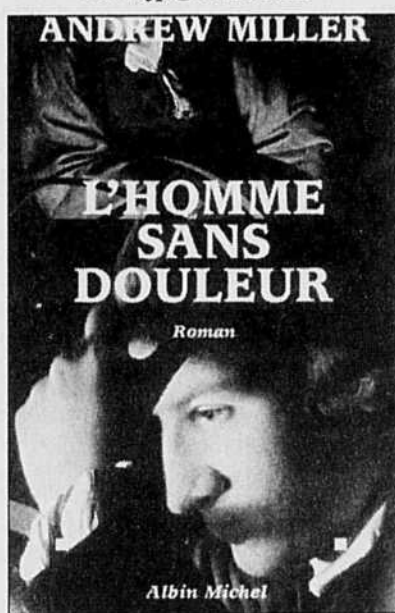
C'est là, à la suite d'une rencontre catastrophique avec la flotte française qui a fait de nombreux blessés, que ses talents de médecin vont être remarqués, tout autant que la parfaite et froide indifférence qui le rend si efficace lors des opérations chirurgicales. Incapable d'éprouver une quelconque compassion puisqu'il ne ressent rien, il nous pose d'ailleurs une question qui demeure d'actualité — question reprise par son ami, le révérend Lestrade: «*De quoi le monde a-t-il plus grand besoin? D'un homme ordinaire et bon ou d'un génie au cœur de pierre?*» Ainsi commence sa carrière, qui va le mener loin et lui assurer une clientèle aussi riche qu'hypocrite, s'accompagnant bientôt d'une conspiration des autres médecins qui ont vu leur clientèle diminuer.

Il ne faut pas oublier qu'avec ses yeux bleus (comme ceux de Marley Gummer, qui pourrait bien être son père), on l'a toujours soupçonné d'être un bâtard. En ce siècle, la bâtardise ne pardonne pas, surtout si l'on réussit dans la bonne société. Je vous passe la série d'événements qui font ressortir non seulement son indifférence à la douleur d'autrui, mais aussi le parfait cynisme avec lequel il amasse une véritable petite fortune en ne soignant que les plus riches. Toujours est-il que sa fortune, un jour, tombe. Les médecins ligueurs ont eu raison de lui et de sa monstruosité. Le voilà de nouveau sur la route, tentant de rejoindre Saint-Petersbourg où la reine Catherine de Russie attend les meilleurs médecins anglais pour l'inoculer contre la vérole.

Le hasard va placer sur sa route Mary, une bohémienne qui passe pour une sorcière et qui va bouleverser sa vie. À partir de ce moment, le roman bascule et tout le passé de James remonte, littéralement. Lui qui n'avait jamais eu de «*mémoire de la chair*» (aucun événement ne s'y étant imprimé) va se mettre à éprouver, à rebours, tout ce qui lui a été infligé. Ses anciennes plaies vont réapparaître, ses fractures le faire souffrir, les coups reçus le hanter et le rendre craintif. Bref, le voilà devenu un homme comme tout le monde.

On ne peut éviter ici le rapprochement avec l'épreuve du Christ sur la croix, pas plus qu'avec sa rédemption. Car James va en effet renaître après une période d'internement asilaire. Ne serait-ce que pour ce développement narratif, *L'Homme sans douleur* vaut le détour. Malheureusement, et malgré quelques bons moments de lecture, ce roman m'est apparu maladroite et plein de lacunes. On a loupé sa reconstitution de l'époque, comparant son Angleterre à celle de Charles Dickens; le plus souvent je n'y ai pour ma part éprouvé qu'ennui et insatisfaction. On l'a comparé aussi au roman de Suskind, *Le Parfum*. Il est pourtant loin d'atteindre la rigueur et la beauté de ce dernier, même si son thème y trouve quelque affinité. En somme, même si ce roman n'a pas le défaut de presque tous les premiers romans — celui de parler de soi —, il porte les stigmates de la jeunesse et de son immaturité formelle. Heureusement, il a encore la vie devant lui!

denisjp@mlink.net



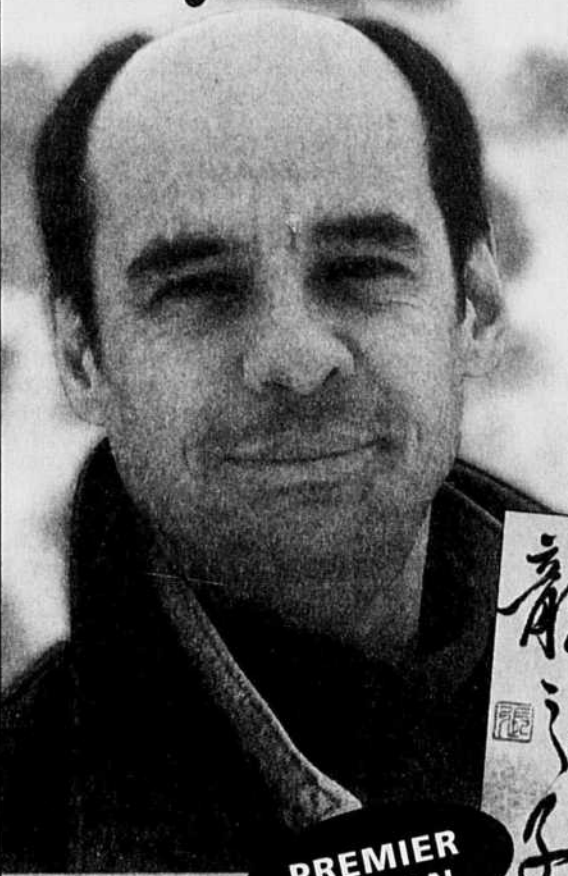
Jean-Pierre Denis
♦ ♦ ♦

Les stigmates
de
la jeunesse
et de
l'immaturité
formelle

J'AI LE GOÛT DE L'ÉTÉ

QUÉBEC AMÉRIQUE LITTÉRATURE

Guy Parent



L'Enfant chinois

Un récit empreint de sérénité, qui adopte à merveille le ton méditatif de l'Orient.

«Le roman de Guy Parent finit ainsi par ressembler aux petits gâteaux créés par M. Chang, un de ces exquis mariages d'insouciance et de gravité qui charmaient si délicieusement le palais... et l'esprit.»

Blandine Campion, *Le Devoir*

«[...] un goût de lyrisme qui s'exprime dans les lettres de Chang, véritables bijoux de sensibilité et de fantaisie.» Stanley Péan, *Ici*



PREMIER ROMAN

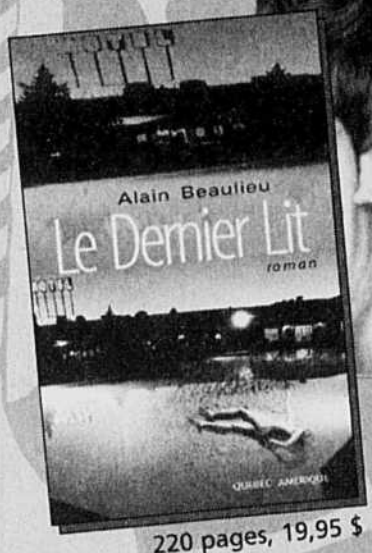
Alain Beaulieu

Le Dernier Lit

«Et ça nous vaut un suspense pas piqué des vers, qui donne la juste mesure de la verve assez extraordinaire d'Alain Beaulieu.» Réginald Martel, *La Presse*

«Percutant. Imagé. Animé d'un souffle créateur. [...] un style flamboyant, qui nous garde en haleine jusqu'à la fin.» Lise Lachance, *Le Soleil*

«Le récit coule, l'intrigue se resserre, on s'y laisse prendre et on traverse ces quelque 200 pages comme dans un rêve.» Marie-Claude Fortin, *Clin d'œil*



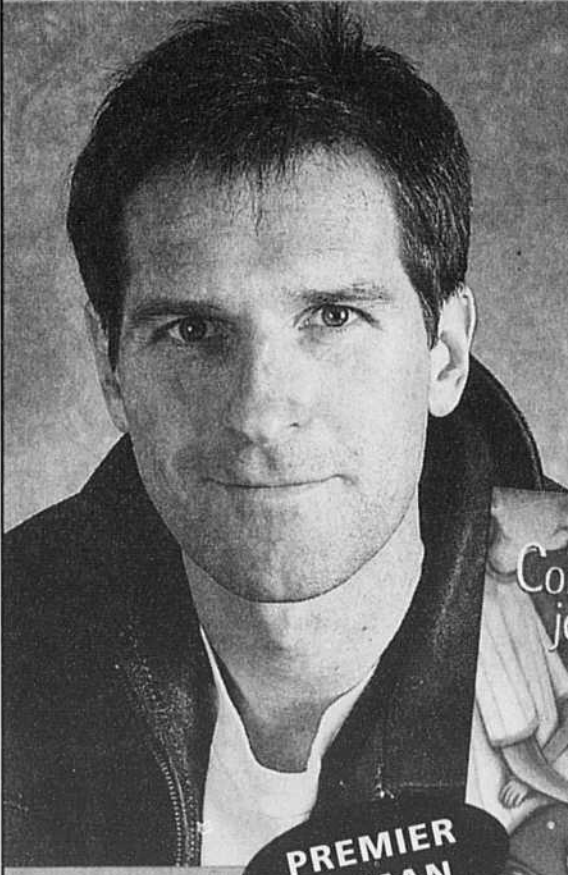
Jean-François Beauchemin

Comme enfant je suis cuit

Un roman pour adultes à la fois drôle et touchant, grave et léger comme le sont parfois les enfants.

«[...] la vraie vie est prise au piège de cette écriture sobre, inventive, un peu sèche. [...] l'œuvre d'un véritable écrivain.» Gilles Marcotte, *L'actualité*

«L'écriture est truculente, vive, insolente et tout à fait rafraîchissante. Ses réflexions sont émouvantes, pertinentes et dérangeantes.» Francine Grimaldi, *7 Jours*



PREMIER ROMAN

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



Romans, beaux livres et plages...

Partir en santé... revenir enchanté!

Guide médical du voyageur
Auteur: Anne Bruneau 19,95 \$

Visages de l'écriture

Photographies: Ludovic Fremaux
Préface de Jean Fugère 19,95 \$

Le blues de Schubert

Roman
Auteur: Cécile Dubé 15,50 \$

Le Pèlerin noir

Roman
Auteur: Jean-Louis Roy 18,95 \$

Le Design du 20^e siècle

Beau livre
Préface de: Kenneth Grange 49,95 \$

Jazz

Beau livre
Préface de: John Fordham 29,95 \$



ÉDITIONS HURTUBISE HMH



L I V R E S

LITTÉRATURE JEUNESSE

Au delà des histoires pour enfants

Des livres où les jeunes découvrent et se retrouvent

GISÈLE DESROCHES

L'implication croissante des écrivains pour adultes ou jeunesse n'est pas sans répercussion sur un secteur qui se dégage à peine de l'influence du pédagogique. Leur venue amène un souffle nouveau, une vision différente, une plus grande liberté dans les styles de narration, une ouverture dans les thèmes abordés.

Si certains se montrent déçus des résultats jusqu'à maintenant, il faut dire que plusieurs tentatives ont carrement raté la cible ou donné des résultats mitigés.

PREMIER BOULOT

POUR MOMO DE SINRO

Texte de François Barcelo
Illustrations de Geneviève Côté
Québec/Amérique, coll. «Bilbo»
Montréal, 120 pages, 1998

Ce n'est pas le cas de *Premier boulot pour Momo de Sinro*, de François Barcelo, dont le ton est non seulement très convaincant mais très juste. Complice sans être complaisant. A partir d'un banal travail de peintre confié à une jeune, l'auteur réussit à tricoter ce qui devient rien de moins qu'une aventure à rebondissements multiples. Avec un humour mêlé de sérieux, assaisonné de petits commentaires qui font mouche, il met minutieusement en place les éléments de l'histoire: l'envie de patins à roues alignées, l'annonce du supersolde, l'offre d'emploi du voisin, le salaire promis et les primes annoncées. Les raisonnements de gamin font le reste, maintenant le lecteur sur la corde raide jusqu'au dénouement, Momo frisant continuellement la catastrophe. De la vraie littérature.



LA PLUS POPULAIRE DU MONDE

Texte de Jacques Savoie
Illustrations de Geneviève Côté
La Courte Échelle, coll.
«Roman jeunesse»
Montréal, 1998, 96 pages

Ainsi en va-t-il de Jacques Savoie à La Courte Échelle. Ses personnages tiennent plus de la poésie que du réalisme dur. Peut-être avons-nous, au début de la série, éprouvé des difficultés à situer Charlie, personnage central de la série, qui s'entêtait à ne pas savoir lire mais faisait parfois des réflexions si perspicaces. Depuis, le projecteur a peu à peu glissé vers le personnage d'Adèle, qui occupe maintenant toute l'avant-scène. Adèle ressemble à une fillette de cinq ans, menue et ingénue, mais s'avère maligne

comme un singe et manipulatrice de première. *La plus populaire du monde*, le sixième de la série, aborde le thème de l'amitié et de la popularité. Pour se faire des amis à sa nouvelle école, Adèle fait des cadeaux. Elle devient «la fille la plus sympa» mais se retrouve bientôt dans le pétrin, incapable de satisfaire tout le monde. Voici qu'on apprend qu'elle est en quatrième année, dans une école pour surdoués. La vraisemblance est passablement malmenée; on a l'impression que l'auteur a une vision plutôt floue de l'enfance, mais le ton, la touche poétique, la fraîcheur du propos sont suffisamment emballants pour accrocher le lecteur et le transporter. Et que demander de plus à un livre, finalement?

LES CAHIERS D'ANNETTE

Texte d'Elise Turcotte
Illustrations de Doris Barrette
La Courte Échelle, coll. «Premier roman», Montréal, 1998, 60 pages

Dans le cas des *Cahiers d'Annette*, le premier petit roman jeunesse d'Elise Turcotte, l'accrochage est un peu plus difficile. Il est rare qu'un livre jeunesse soit bâti autour d'un personnage sans qu'une histoire comprenant un début, un développement et une fin y soit greffée. On doit en venir vite au propos, le miniroman n'offrant pas vraiment le format pour s'attarder. Ici, on se demande d'abord où nous mènera tout ça, puis, lentement, le récit s'organise sans en avoir l'air. Tout est centré sur les monologues d'Annette, présentés en vrac, formant peu à peu un portrait d'elle, petites touches impressionnistes à l'instar des petits riens dont la vie est faite. La cohérence de l'histoire n'apparaît qu'à la fin et tient tout entière dans le désir et l'habitude d'écrire d'Annette. Annette à qui il n'arrive jamais rien, qui se trouve bien ordinaire au point de décider de jeter ses précieux cahiers. Annette qui éclate en larmes à quelques lignes de la fin et dont le chagrin n'est pas encore épongé au sortir du livre, laissant le lecteur pantois, dérouté, pas vraiment convaincu du remède proposé. Mais il y a là quelque chose, un regard, une façon de raconter sans en avoir l'air, de dérouler le propos discrètement, en superposant les faits, les impressions, à la manière d'un aveu. Quelque chose qui, justement à cause de la fin abrupte et du non-dit, trouvera dans la tête du petit lecteur une résonance toute personnelle et terminera son parcours comme l'enfant l'entend.

LE BONNET BLEU

Texte de Christiane Duchesne
Illustrations de Béatrice Leclercq
Hurtubise HMH, coll. «Plus»
Montréal, 1998, 70 pages

Quant à Christiane Duchesne, si elle franchit la frontière en sens inverse, c'est-à-dire en passant du secteur jeunesse au secteur adulte, ses livres ont toujours porté cette touche inédite et personnelle des grands auteurs de littérature tout court. L'imaginaire enchanté de *Bonnet bleu* en est tout imprégné. C'est l'histoire de Jacob qui se réveille la nuit et aperçoit un trou dans le mur de sa chambre. Quelqu'un l'appelle par son nom. Il y va, bien sûr, et rencontre des petits personnages qu'il aidera à traverser, à sortir du mur où ils étaient trop à l'étroit. C'est l'univers merveilleux qui demeure inexplicable et inexploité. L'histoire ouvre des perspectives, donne envie de connaître un tel lieu, de tels personnages. De la très belle littérature pour les jeunes. Cette fluidité des frontières entre les secteurs, malgré quelques inévitables maladroites, ne peut qu'enrichir et renouveler le genre pour le plus grand bonheur de tous.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Chronique d'une ère de passions

Les reflets d'une époque mégalo

Comment marquer le millésime sans céder à l'apologie commémorative? Comment caler ces mutations de fin de siècle, qui ne disent rien d'autre que le temps qui scande l'éternité et, sous les tapages louangeurs, le «conformisme modernitaire»? La chronique est un moyen d'accompagner nos contemporains vers le troisième millénaire. Elle suppose un ton et une prise sur le vif, une acuité d'esprit et une distance raisonnable avec l'événement. Défis relevés avec brio.

GUYLAINE MASSOUTRE

THÉÂTRE D'OMBRES

Bertrand Poirot-Delpech
Le Seuil
Paris, 1998, 251 pages

Est-ce la naissance d'un genre? C'est tout à la fois un livre d'idées brillant, un document historique, un journal intime et un dossier fourmillant d'information. L'écriture du diariste, claire et vivante, y est entrecroisée d'extraits de presse, modèles de ce que le journalisme produit de mieux. Pour celui qui assume le fait qu'écrire, c'est «se livrer de toute façon», les émotions et les sensations suivent le cours du jour, loin des «humours et des pulsions endimanchées» qui cherchent à grand renfort d'artifices à être convaincantes. Ainsi, à bonne distance du moi haïssable, l'auteur y conjugue la rigueur et l'aisance romanesque à raconter. Et il se met en scène discrètement, sous le couvert des événements, avec ce regard franc de l'observateur qui s'attache aux gens, vedettes ou inconnus, sans se méprendre sur les prétentions de la sincérité.

L'académicien Bertrand Poirot-Delpech, journaliste durant 45 ans au *Monde*, s'est livré à cet exercice fort intéressant: écrire la chronique d'une année, 1997, à la suite de Michel Wincock, Jean-Noël Jeanneney, Françoise Giroud, Edgar Morin et Jacques Julliard pour les années précédentes. «La conscience universelle a ses têtes, ses flechissements, ses saisons», remarque-t-il d'emblée. C'est à coup sûr l'idée de cette collection: dégager l'esprit du temps.

Naissances et disparitions. Catastrophes et actes de solidarité. Signatures de traités et ruptures politiques. Relances et régressions tous azimuts. Le clonage de Dolly? L'affaire Dutroux? Le procès Papon? La mort de Lady Di? Les faits de 1997 se bousculent comme dans les «actualités» du cinéma des années cinquante. On ne réalise pas la somme des faits marquants en un an. Entre les manifestations de Belgrade et les cris de la foule à l'arrivée du vainqueur de la course Vendée-Globe, y a-t-il un fil d'Ariane? Le calendrier les réunit, et sans doute aussi les variations de la solidarité. Voilà que ce livre nous soulève, tels des surfeurs de l'Internet, au-dessus de la vague, un peu hors de nous-mêmes. L'équilibre impressionne. Le monde gronde tout autour.

Leçons de journalisme

À lire Poirot-Delpech, on se demande comment va le capitalisme mondialisé. Comment il tient debout. La tentation de faire l'autruche pointe alors son narcissisme douillet. Mais le chroniqueur n'est pas homme de répit et il nous entraîne dans ses considérations. Peut-on s'abandonner au néant, vivre sans valeurs et ignorer l'absurde de notre condition? Ces questions, que pose Poirot-Delpech, nous ramènent au choc de l'esprit, qui se nourrit à regarder le chaos du monde, et à cet art de la «débrouille» qui consiste à s'y frayer un chemin.

«Intellectuel: quelqu'un qui s'est beaucoup trompé.» C'est avec cette suspicion et dans l'esprit de cette remise en cause permanente qu'il disserte sur les grandes questions du temps. Sur l'écriture ou le cinéma, le journalisme, la médecine ou la justice, l'éducation ou la famille, le sport ou la littérature, son éclectisme fascine. Il en ressort aussi l'idée, plutôt ancienne et justifiant le titre, selon laquelle l'histoire de notre époque est une comédie.

ADIEU, VIVE CLARTÉ...

Jorge Semprun
Gallimard, Paris, 1998, 251 pages

Si notre fin de siècle se caractérise par l'art de s'exposer, Semprun, qui construit une patiente œuvre de mémoire, nous livre un nouveau pan

d'autobiographie. On connaît surtout *L'Écriture ou la vie*, son témoignage sur Buchenwald. «J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans...»; ainsi s'ouvre le livre, qui remonte aux années d'adolescence, alors que le jeune homme entre, interne, au prestigieux lycée parisien Henry-IV.

La famille Semprun fuit la guerre d'Espagne. Le père, diplomate, entend que son fils devienne écrivain: il ne ménage rien pour son éducation. C'est donc aux émois d'une élite que nous assistons dans ce livre. Mais le plus intéressant, c'est qu'il évoque les années 1938-39, juste avant que le monde bascule. «Je flottais dans l'incertitude tonique du déracinement. Dans l'assurance inquiète de mon cœur qui battait la chamade. J'étais plein de curiosité.» C'est avec détachement et disponibilité que l'adolescent avide fait de chaque moment un apprentissage de vie. Dans l'écriture de Semprun, on sent courir la liberté nue qui animait le jeune Madrilène, déjà hanté par le désastre historique et vivifié par les exigences morales d'une émigration.

Naissance d'un humaniste

Outre l'histoire d'une famille, on y découvre aussi les liens privilégiés de cette bourgeoisie intellectuelle espagnole avec la France et avec l'Allemagne. En prenant appui sur ces pôles géographiques, le cours de la mémoire peut se remonter. Renait alors la branche maternelle Maura, et l'absente, cette mère décédée quand l'enfant a huit ans, retrouve les contours lumineux de l'amour.

Du côté paternel, l'Espagne rouge se «diffracte» comme un miroir brisé, en une myriade d'éclats. La brisure trace des sillons dans ce destin heurté, obligeant l'écrivain à revenir sur lui et à chercher des ancrages.

Si, pour Poirot-Delpech, Gide fait figure de modèle quand il s'agit de témoigner de son temps, il joue aussi le rôle d'un mentor pour Semprun. Mais c'est Paludes qui déclenche sa vocation: dans cet ouvrage d'esthète «d'une fulgurante impudeur», d'une «délicieuse insolence narrative», la «concision sévère du phrasé» et la richesse lexicale atteignent des qualités littéraires exceptionnelles. Grâce à cette lecture, l'esprit de la langue française se glisse alors jusqu'à son cœur. Cette «nouvelle patrie sans aucune des horreurs du patriotisme» lui montre le chemin de l'universel.

En quelques semaines, il change son accent et fait disparaître toute trace d'identité étrangère. L'anonymat lui permet de préserver la «vertu intérieure, secrète, fondatrice et confondante» de ses origines. Il se lance donc à corps perdu dans l'aventure parisienne. Sa liberté triomphe, et ses découvertes sont emballantes. Soixante ans plus tard, si la mémoire en est vive, elle est toutefois traversée par «une nébuleuse narrative», à savoir une mémoire mortifère: la certitude, à quinze ans, que l'expérience de la mort est un partage inouï, tantôt abominable, tantôt rayonnant.

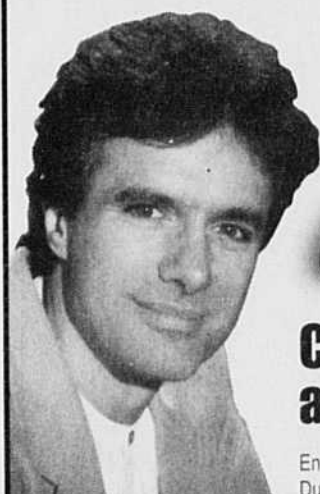
C'est au seuil de l'engagement communiste que s'arrête cet ouvrage. On sait que la résistance conduira Semprun en déportation. Mais au lieu de faire basculer le récit du côté de la noirceur, il choisit la clarté, remontant le temps jusqu'à buter sur l'autre pan obscur, celui que gouvernent ensemble une guerre civile et la langue maternelle. Si l'Espagne est difficile à retrouver, ces années parisiennes brillent d'une furieuse incandescence.

La joie de vivre y permet d'entrevoir le terreau fertile du bonheur: la terrasse basque ombragée des vacances à Birriatou, avant la mort de la mère, possède «l'arôme fantomatique de ce lointain passé», l'enfance heureuse. Une porte s'ouvre sur une sensualité somptueuse, insoutenable, tandis que s'achève le récit. Comme une prière, deux vers de Baudelaire soufflent leur appel vers le prochain volume: «Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres: / Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!»



Les leçons de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?



Guy
Corneau

Conférences sur audiocassettes

En vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.com

TROIS BOUQUINERIES

GRANDE LIQUIDATION

Pour une période limitée

Bouquinerie Laurier

371, Laurier (angle avenue du Parc) (514) 495-1468
Dans le local occupé autrefois par la librairie Champigny

1/2 Prix ou mieux
sur tous les livres et revues
SOLDE DES ÉDITEURS

Achat • Vente
7 jours • 7 soirs

Le BOUQUINERIE
du plateau

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

BOUQUINERIE
SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

Marcel J.-B. Tardif

La réingénierie de la vente par le télémarketing de conquête



208 pages 29,95 \$

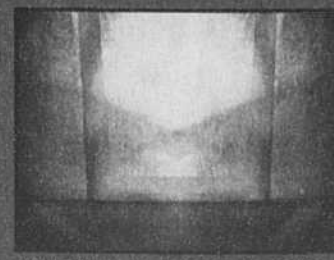
Un cri d'appel à
la révision
permanente des
processus de
vente dans
l'entreprise

iq
ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Diffusion Somabec
(514) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

Lawrence J-E Poole et Suzy Ethier

Le quatrième paradigme... quand l'âme agit



208 pages 24,95 \$

Une magnifique
synthèse des
principes de
motivation,
d'intelligence
créative
et de puissance
personnelle.

iq
ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Diffusion Somabec
(514) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Gai luron, gaie luronne

SORTIR DE L'OMBRE

Histoire des communautés
lesbienne et gaie de Montréal
Sous la direction d'Irène Demczuk
et Frank W. Remiggi
VLB, Montréal, 1998, 461 pages

DES DROITS À
RECONNAÎTRE

Les lesbiennes face à la
discrimination
Sous la direction d'Irène Demczuk
Remue-ménage
Montréal, 1998, 214 pages

entre le discours et la pratique est réel, les lesbiennes étant dans les faits souvent perdantes sur le plan de la visibilité, comme lors de la marche de la Diversité/Cité — devenue un événement aussi court que le défilé de la Saint-Jean — où l'exhibitionnisme ambiant dessert les femmes. Les auteurs disent craindre, en définitive, que l'association gais et lesbiennes ne reproduise à un autre niveau le couple hétérosexuel classique. N'est-ce pas la céder un peu vite à une autre peur, celle de l'hétérosexualité?

Hétérophobie
et hétérosexisme

D'autres arguments servant à décrire la lutte de libération des homosexuels sont parfois agaçants. Par exemple, le manque de visibilité du lesbianisme serait en partie attribuable à ces commerçants qui se donnent rarement la peine de faire de la publicité dans les revues lesbiennes. N'est-ce pas la confondre économie et idéologie? N'est-ce pas la ramener trop facilement l'identité sexuelle (aussi cultivée soit-elle) à une question de rapports de force entre consommateurs? Mme Demczuk et M. Remiggi soulignent pourtant l'américanisation croissante des cultures lesbienne et gaie, et le manque de référents historiques propres aux homosexuels d'ici. Grâce à l'influence américaine, la différence et la diversité sexuelles ont été de mieux en mieux acceptées. Mais en même temps, le désir est de plus en plus une marchandise.

Des droits à reconnaître constitue le prolongement logique de *Sortir de l'ombre*. Pas étonnant qu'Irène Demczuk soit aussi à l'origine de cet autre ouvrage consacré aux lesbiennes, cette fois du point de vue plus politique et moins historique. La discrimination dont sont victimes les lesbiennes

trouve son ancrage dans le libellé de nos lois — qui présentent encore plusieurs traces d'hétérosexisme (terme préféré à homophobie, jugé trop psychologisant) malgré les progrès accomplis depuis 20 ans — mais aussi dans les institutions. C'est pourquoi les auteurs (ce sont toutes des femmes) de cet ouvrage s'intéressent à des domaines comme le droit, l'emploi, les services de santé et les services sociaux pour y traquer les formes de «naturalisation de la dyade homme-femme» comme modèle de la relation amoureuse. Il y est question du problème épineux de la parentalité des lesbiennes.

La méthode est la même que pour *Sortir de l'ombre*: recherches documentaires, témoignages et études de cas se succèdent en alternance selon les auteurs. Et parfois chez le même auteur. On remarquera que Mme Demczuk, par exemple, à côté de ses interventions en tant que sociologue, n'hésite pas à livrer son témoignage personnel de femme dont la conjointe a perdu la garde de sa fille à cause de son lesbianisme. Vie privée et travail sont ici intimement liés, voire mêlés.

rosal@videotron.ca

Robert
Saletti

Reconstituer
certains pans
d'une réalité
longtemps
occultée



Sortir de l'ombre
HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS
LESBIENNE ET GAI DE MONTRÉAL
IRÈNE DEMCZUK ET FRANK W. REMIGGI
VLB

BANDES DESSINÉES

Fuir le Nomansland
Aventures en terres d'ici et d'ailleurs

DENIS LORD

STRIPPES

R. Suicide et W. Parano
Publié à compte d'auteur
Montréal, 1998, 36 pages

Maints auteurs de la scène de la bédé alternative mont-réalaise ont adopté la charmante coutume de s'affubler d'un pseudonyme. L'auteur de *Strippes* en a choisi deux, un comme dessinateur, l'autre comme scénariste. L'un dans l'autre, ils donnent l'idée fidèle d'une œuvre pleine de dérision, où foisonnent les personnages décadents, dérépits et aliénés. *Strippes* propose «*Les Aventures de Braké et Urtikaire*», long récit pastichant l'œuvre de Jacobs, et des *strips* déjà parus dans l'hebdomadaire *Ici* (dont certains, c'est de mauvais goût avouons-le, avaient aussi été publiés dans le juteux *Gonads cosmiques*). Dans «*La Revue de l'année 1997*», un groupe de millionnaires activistes vole un chaudron de sauce à spaghetti et 300 boîtes de nouilles à l'Accueil Bonneau (eh, oui!). A lui seul, ce gag justifie l'achat de ce fanzine dont la distribution, hélas, se limite à la boutique Fichtre. Autrement, on peut admirer une peinture géante de R. Suicide à l'exposition *BD - Bande à part II*, à l'affiche du Musée Juste pour rire du 12 juin au 9 août.

LE GUIDE DU NOMANSLAND

Denis et Louis Rémillard
Editions de l'Aléph
Sillery, 1998, 60 pages

Touriste, toi qui, à l'approche de l'été, ressens des démangeaisons dans les valises et scrute anxieusement le globe en quête d'une destination inédite, sois prudent! Visite le Pakistan ou l'Erythrée, fais un stage d'immersion dans une école américaine, mais fuis le Nomansland, patrie du général Tidéchet!

Dans le but présumé d'approfondir l'univers du sinistre héros de leurs albums précédents, les cousins Rémillard présentent ce guide de voyage expliquant les coutumes des habitants du Nomansland, sa géographie et son histoire. Dictateurs, narcotrafiquants, escrocs ou racistes, les protagonistes de l'actualité internationale des dernières années sont au rendez-vous de cette satire politique au cynisme de bon aloi. Si ce guide recèle des trouvailles parfois lumineuses, des jeux de mots occasionnellement savoureux, la redondance sature assez tôt le lecteur. Trop frappé, le clou finit par se confondre avec la planche. On préférera l'album précédent, *A vos ordres général Tidéchet*.

ANDREAS, UNE MONOGRAPHIE

Yves Lacroix et Philippe Sohet
Vertige Graphic
France, 1997, 128 pages

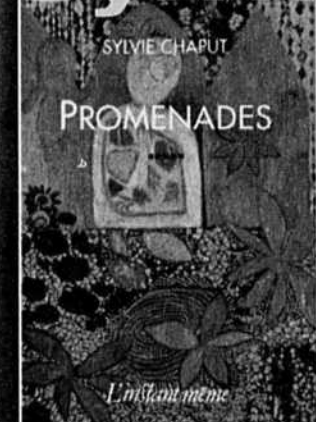
Auteur fantastique longtemps influencé par Lovecraft, Andreas, dans des albums tels *Cromwell Stone*, *Le Triangle rouge* ou *Mil*, exige du lecteur une bonne dose de concentration, ces récits aux confins de l'hermétisme étant parsemés d'ellipses, de subtilités, de pudeurs et de mystères. «*Le plaisir de leur fréquentation*, nous disent les auteurs de cette monographie, est avant tout celui d'un long décodage.» La démarche narrative d'Andreas est ainsi donc le lieu premier de leurs investigations, ce qui ne les empêche par ailleurs nullement d'aborder avec beaucoup d'acuité, au moyen d'entrevues, son cheminement, ses influences et ses techniques d'illustration. Si une certaine ironie naît de l'insistance des auteurs à psychanalyser Andreas, par la bande pour ainsi dire, se heurtant systématiquement aux «oublis» et «dénis» du principal concerné, cette monographie passionnante et richement illustrée permet de découvrir la profondeur de l'œuvre d'un bedéis-te original, peu enclin aux concessions. Lacroix, Sohet et un de leurs collaborateurs, Jacques Samson, enseignent au département d'études littéraires de l'UQAM.

ARQ

Tome 1: Ailleurs
Andreas, Delcourt
Belgique, 1997, 48 pages

Un meurtrier, un cybernétique, une prostituée, un professeur aveugle et son épouse, qui n'ont de prime abord aucun lien, se retrouvent imprévisiblement propulsés «ailleurs». Autre planète? Autre dimension? Les nouveaux arrivants ont peu le temps d'approfondir la question puisqu'ils sont dispersés par les attaques successives de différents types d'humanoïdes. Le fort sentiment d'inquiétude que procure l'album s'accroît avec les paysages, auxquels Andreas donne la part belle: volcans, déserts, cavernes aux eaux sulfureuses, couvertes de signes cabalistiques, grottes sous-marines, tout semble s'inscrire dans une inéluctable malédiction. Avec cet amalgame de polar et de science-fiction, Andreas entame une série prometteuse, parallèlement à la publication au Lombard de *Capricorne*, dont le troisième tome paraissait en avril dernier. Il y a peu à en dire pour l'instant, puisqu'il s'agit essentiellement de la mise en place des personnages et de l'univers d'Arq.

Sylvie CHAPUT



Promenades

Roman
108 pages ; 14,95 \$

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

Puisque la culture lesbienne et gaie est essentiellement urbaine, le lecteur qui n'a pas une longue expérience des virées au centre-ville trouvera également à s'initier à quelques aspects méconnus de la vie montréalaise des années cinquante et soixante. Savait-on que Montréal fut à une certaine époque une plaque tournante dans le réseau mondial de photos homoérotiques, qui a son origine dans le commerce de photos culturistes (dont l'objet fétiche était l'athlète masculin)? Or c'est à Montréal que les fondateurs de la Fédération internationale de culturistes, les frères Joe et Ben Weider, démarrèrent leur empire sous la forme d'une petite entreprise de poids et haltères dans un duplex de l'avenue Coloniale à la fin des années quarante.

Malgré le fait qu'il constitue d'abord un portrait historique, l'ouvrage n'évite pas certaines questions de fond, sans toujours y répondre. Ainsi, une certaine polémique subsiste chez les chercheuses féministes qui tentent de reconstituer l'histoire lesbienne. Pour les unes (on tient pour acquis que les chercheurs des études lesbiennes sont des femmes), étudier les bars de drague ou l'homosexualité féminine telle qu'elle est vécue dans la classe ouvrière ou dans des rôles typés comme celui de *butch* (lesbienne à l'allure masculine) doit être considéré comme une manière d'établir les foyers de développement de l'ensemble de la culture lesbienne. Pour les autres, le lesbianisme signale une identification à un univers féminin dans lequel la composante sexuelle n'est pas prédominante, et accorder trop d'importance à ces épiphénomènes équivaut à renforcer les stéréotypes négatifs associés à l'homosexualité féminine. Féminisme de rue contre féminisme de salon?

Par ailleurs, dans leur conclusion, les codirecteurs de publication Irène Demczuk et Frank Remiggi soulignent le fait que les cultures gaie et lesbienne se sont presque toujours développées de manière indépendante. Encore aujourd'hui, la communauté gaie est regroupée, la communauté lesbienne dispersée. Les efforts de cohabitation ne manquent pas dans quantité d'organismes et de groupes de pression, mais l'écart qui existe

Cet été, on ne s'ennuie pas

Collection «Bricolage»

La vie de château
Jacqueline Bellot



18,95 \$
96 pages

Au fil des saisons
Elsa Mercure et Karin Rajch



22,95 \$
128 pages

Les vacances
Jacqueline Bellot



18,95 \$
80 pages

La ferme laitière
Jacqueline Bellot



18,95 \$
72 pages

Pour les parents et les enfants,
des heures de plaisir et de complicité!

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

le Parchemin

Depuis toujours
la librairie du
quartier latin

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

Emmenez un auteur en vacances

Pauline Gill
LA CORDONNIÈRE
Une saga historique et familiale captivante

Henri Lamoureux
Le passé intérieur
Un roman fort et sensible, témoin de son époque

La personne immédiate
Un regard lucide sur notre époque

Les femmes
Refus global et autres écrits
Les écrits du maître des automatistes

Jean Charlebois
L'OISELIÈRE
Une magnifique célébration de l'amour

Abla Farhoud
Le bonheur a la queue glissante
Roman

Sortir de l'ombre
HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS LESBIENNE ET GAI DE MONTRÉAL

Lesbiennes et gais à Montréal: un demi-siècle d'histoire

Richard Langlois
Requins
Le livre que les banquiers ne digèrent pas

LE GROUPE VILLEMARIE LITTÉRAIRE

l'HEXAGONE vlb éditeur TYPO

La passion de la littérature

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le de Buron nouveau

*Un portrait de la France,
de ses mœurs
et de ses mutations*

CHÉRI, TU M'ÉCOUTES?

Alors répète
ce que je viens de dire...
Nicole de Buron
Plon, Paris, 1998, 231 pages

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Quoi de neuf, Nicole de Buron? Le moral est bon, l'Homme et les filles se portent à merveille et la famille grossit: des gendres sont apparus, des petits-enfants sont nés, des gendres ont été éconduits, aussitôt remplacés par d'autres hommes et leurs rejetons. S'ajoutent à cela le remariage de la belle-mère avec le contre-amiral Jules des Brulles, les tendances cleptomane du petit-fils Attila, sans compter les malheurs des copines membres «de la ligue des gonzesses»...

En quatorze romans humoristiques, en partie autobiographiques, en partie fantasmagiques, Nicole de Buron s'est bâti une deuxième famille, un clan de fidèles lecteurs ou, plus justement, d'inconditionnelles lectrices. Qu'importe le quasi-silence de la critique quand on peut compter sur un bouche à oreille aussi avantageux qu'efficace?

Pour nous toutes, Nicole de Buron incarne la copine française, très française, qui débarque dans nos vies tous les deux ou trois ans pour nous tenir au courant des amours éphémères de Petite Chérie et des humeurs de son conjoint, baptisé l'Homme.

Pendant que sociologues, psychologues, politologues et autres «ogues» font dans la théorie de haut vol, Nicole de Buron, elle,

brosse depuis plus de vingt ans en toute modestie le portrait de la France, avec ses petites et ses grandes mutations dans les mœurs sociales ou langagières.

Dans *Chéri, tu m'écoutes*, comme dans la plupart des pays occidentalisés, les esclaves du téléphone sans fil, cette véritable laïesse pour humains, ne s'en séparent pour rien au monde. Jamais.

«Tu ne vas quand même pas bavarder au téléphone avec tes copines pendant ton mariage! Grondez-vous. Du reste, elles seront toutes là.

— Mais si la mairie ou le château brûle?»

Dans quelle langue s'exprime-t-on, en France, aujourd'hui? «Sa pétasse attend un chiard», dit le de Buron nouveau.

Comment vit-on le choc des cultures? Consultez de Buron, à l'épisode des fréquentations de sa fille avec un Brésilien. «L'idée que Petite Chérie puisse aller vivre si loin de vous, dans une famille inconnue, peut-être au cœur d'une favela sans eau ni électricité, vous brise le cœur», admet la narratrice.

Même émoi du côté des parents du promis. «Madame Vasquez continue son discours de plus belle. Ce mariage est impossible. Parce que Alizée, malgré toutes ses qualités admirables, a un petit défaut. [...] Elle est blanche.»

Le retour du balancier religieux n'a pas non plus échappé à Nicole de Buron. À une génération sans culture religieuse ou presque succède maintenant une jeunesse très attirée par le mysticisme tous azimuts. Pour en rendre compte, l'auteur a imaginé pour son petit-fils Matthias une copine charismatique. Ensemble, ils liront *La Croix*, rêve-



ront pèlerinage et défendront fermement la chasteté... pendant quelques semaines.

Le thème de la famille reconstituée, avec ses hauts et ses bas, sert de toile de fond à *Chéri, tu m'écoutes?*. Nous assisterons aux prises de bec et aux rivalités entre ex, aux récriminations qu'adresse Fille Aînée à sa mère accusée de préférer Gendre n° 1 à Gendre n° 2, nous comparons avec la narratrice, organisatrice en chef du remariage du siècle.

Premier écueil: le faire-part. «L'ennui, c'est que personne n'a le même nom. [...] Après avoir usé deux feutres et une rame de papier, vous votez à l'unanimité (moins la voix de Monsieur Futur Beau-Père, furieux de voir ses Palmes académiques passées à l'as) pour le texte suivant: Matthias, Emilie et Attila sont heureux de vous faire part, enfin, du mariage de leurs parents, Justine et Benoît.»

Ce mariage entre deux familles de la haute bourgeoisie sera par ailleurs l'occasion idéale pour caricaturer leurs médailles et leurs réceptions dans des châteaux en lambeaux.

Dans son petit dernier, *Chéri, tu m'écoutes?*... Alors répète ce que je viens de dire, l'usage de la deuxième personne du pluriel, véritable marque de commerce de Nicole de Buron, demeure de mise du début à la fin. «Vous détestez cette souris. Lorsque vous appuyez un peu brutalement sur un certain bouton violet, ffffffft...», la flèche traverse l'écran à la vitesse d'un avion de combat... et disparaît. La première fois, vous étiez si épatée que vous avez regardé si elle n'avait pas sauté à terre, à gauche.»

En dépit de notre admiration inconditionnelle pour l'œuvre rigolote de Nicole de Buron, nous devons reconnaître que ce *Chéri, tu m'écoutes* comporte quelques faiblesses. Primo, les dialogues entre la narratrice et ses animaux domestiques n'ajoutent rien au récit et en brisent même souvent le rythme. Secundo, Nicole de Buron est tombée dans la facilité du collage de chroniques par rapport à un plus exigeant récit suivi, ce qui donne à l'ouvrage une allure décousue, sans fil conducteur.

N'empêche, ceux qui fréquentent Nicole de Buron retrouveront l'essentiel, soit la certitude, cette fois encore, de «s'éclater les baskets jusqu'au plafond»!

ÉCONOMIE

Contre le libéralisme

Il faut souhaiter le plein emploi

LA FACTURE SOCIALE

Sommes-nous condamnés au libéralisme?

Hoang Ngoc Liem
Arléa, Paris, 1998, 189 pagesFRANÇOIS NORMAND
LE DEVOIR

Né au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, l'État-providence est de plus en plus décrié pour les dettes et les déficits budgétaires qu'il aurait engendrés. Plusieurs, dont les monétaristes, ont vu là la preuve que les théories keynésiennes ne peuvent qu'entraîner les gouvernements vers un gouffre financier.

Par conséquent, le poids de l'État dans l'économie — à travers les dépenses publiques — est sévèrement dénoncé et considéré comme une entrave à l'initiative privée en raison des prélèvements que les dépenses font peser sur les entreprises et les hauts revenus.

La solution? Le libéralisme, que plusieurs décideurs politiques et économiques présentent comme un modèle efficace, incontournable et incontestable.

C'est à ce discours que Hoang Ngoc Liem, professeur d'économie à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, s'attaque dans son dernier ouvrage, *La Facture sociale: sommes-nous condamnés au libéralisme?*

À ses yeux, le projet libéral, présenté comme le seul projet «moderne», comporte des lacunes importantes. «Il se fonde sur un choix de société porteur d'inégalités sociales et d'exclusions (et) il repose sur des postulats empiriquement fragiles.»

Hoang Ngoc Liem reproche d'une part au projet libéral de mettre en place une structure de répartition des revenus et des emplois extrêmement inégalitaire. Donnant l'exemple des États-Unis et du Royaume-Uni, il explique que «le marché du travail flexible engendre une dispersion des rémunérations et des situations qui encourage la création d'emplois de services faiblement qualifiés».

L'auteur déplore de plus que la réduction des dépenses publiques — qui avait pour but de réduire la ponction fiscale sur les revenus élevés et les sociétés — ait également diminué la qualité des infrastructures et des services publics. Pour lui, il ne s'agit certes pas là de résultats modernes.

Le «libéralisme scientifique» au pilori

Par ailleurs, Hoang Ngoc Liem critique vertement le discours libéral qui présente le libéralisme non pas comme une idéologie mais comme une vérité ou, pis, une science. «La cohérence apparente des énoncés libéraux, selon lui, repose sur des présupposés fragiles, le plus souvent invalidés par l'expérience empirique», écrit-il.

À ses yeux, l'exemple le plus révélateur est la théorie de l'emploi «couramment admise». Cette théorie stipule que les entrepreneurs sont guidés par un comportement de maximisation du profit qui consiste à rémunérer les employés en fonction de leur contribution productive (leur production marginale). «Or aucune étude sérieuse n'a réussi à montrer que l'emploi était lié au coût du travail, soutient Hoang Ngoc Liem. Les tests économétriques portant sur "l'élasticité emploi-salaires" sont peu concluants: soit la sensibilité de l'emploi au coût relatif du travail est extrêmement faible, soit elle n'est pas statistiquement significative à partir d'échantillons considérés.»

Selon Hoang Ngoc Liem, il faut trouver une solution alternative au projet libéral car celui-ci risque à long terme de «susciter la révolte du chômeur, du salarié, de l'homme et du citoyen, de tous ceux qui pensent qu'il est encore possible, par la politique, de "faire sa propre histoire"».

L'auteur prône l'instauration de nouvelles normes de répartition des revenus. Le projet socialiste représente à ses yeux un exemple à suivre afin de «créer des contre-pouvoirs capables de s'opposer au pouvoir économique là où celui-ci se manifeste et structure les rapports sociaux».

Sans tomber dans un socialisme doctrinaire, voire archaïque, Hoang Ngoc Liem propose en fait la mise en place d'un nouveau modèle de social-démocratie axé sur le plein emploi.

Lourd, parfois endormant, l'ouvrage a néanmoins le mérite de présenter un autre regard sur la société dans laquelle nous vivons.

Malheureusement, comme la grande majorité des économistes français, Hoang Ngoc Liem ne semble pas connaître l'existence du «modèle canadien» qui, malgré ses défauts et les reproches qu'on peut lui faire, offre une solution alternative au modèle anglo-saxon.

LIVRES PRATIQUES

L'espoir et la peur

TROUVER L'ESPOIR
FACE À LA MORT

Christine Longaker. Traduction de Marie-Béatrice Leray. Ed. La Table ronde, Paris, 1998, 386 pages

Préfacé par Sogyal Rinpoché, auteur du *Livre tibétain de la vie et de la mort*, cet ouvrage lucide, riche d'enseignements et de conseils, se veut un guide dans notre solitude et nos peurs face à la mort. L'auteur puise son savoir dans sa propre expérience: elle accompagna son mari qui, à 24 ans, mourait de leucémie aiguë. Elle décida par la suite de consacrer sa vie à rechercher des moyens d'alléger l'angoisse de ceux qui traversent l'épreuve de la maladie, de la souffrance, du chagrin et de la mort. Un livre précieux non seulement pour les professionnels de la santé, mais pour ceux et celles qui sont confrontés au questionnement spirituel et au sens de la vie face à la mort de l'autre.

RÉAPPRIVOISER LA MORT

Patrice Van Eersel

Albin Michel, Paris, 1997, 394 pages

Dans la même veine, cet ouvrage écrit par l'auteur de *La Source noire* s'attaque aux nouvelles recherches faites en France sur l'expérience de mort imminente. Dans le premier ouvrage de Van Eersel, il était surtout question de l'accompagnement des mourants tel qu'il avait pu l'observer en Amérique. Ici, il montre comment on a réappris à s'accompagner les uns les autres dans les derniers instants de l'existence, comment les chercheurs étudiant et interprétant les fulgurantes irrptions de vitalité que la mort provoque chez certaines personnes, etc. Un livre intéressant, plus technique que celui de Christine Longaker.

L'INTUITION

Penney Peirce. Traduit de l'américain par Marie Perron. Le Jour Montréal, 1998, 392 pages

L'auteur part du postulat que l'intuition, cette «voix qui ne trompe pas», peut nous amener vers une vie plus facile. Cet ouvrage se présente comme un cours en dix étapes, facile à comprendre et à intégrer dans notre vie de tous les jours. On y trouve des outils pour développer l'intuition, la créativité, l'imagination; un journal, des trucs, des affirmations et des travaux pratiques.

LA PEUR QUI VOUS SAUVE

Gavin de Becker

Traduit de l'américain par Denyse Beaulieu, JC Lattès France, 1997, 360 pages

Gavin de Becker conseille et protège de nombreuses célébrités américaines ainsi que des citoyens anonymes victimes de harcèlement ou de violences conjugales. Il a contribué à faire passer de nouvelles lois pour la prévention de la violence dans plusieurs États américains. Emaille d'histoires vécues, souvent racontées comme autant de thrillers, cet ouvrage de lecture aisée tend à démonter les mécanismes de la violence humaine et livre des clés pour s'en prémunir. Le premier signal de survie qu'il faut écouter, estime l'auteur, est la peur instinctive que l'on ressent lorsque le danger se profile.

Renée Rowan

LIBER



Laurent-Michel Vacher

*La science par ceux qui la font*Dix entretiens
sur les connaissances actuelles

Diane Lamonde

Le maquignon et son joual

L'aménagement du français québécois



Lawrence Olivier

Le savoir vain

Relativisme et désespérance politique

Vient de paraître au Septentrion



Éric Bédard

*Chronique d'une insurrection appréhendée*La crise d'Octobre
et le milieu universitaire

Éric Bédard s'est penché sur le milieu universitaire afin de comprendre pourquoi la classe politique percevait les campus de Montréal comme de véritables poudrières à l'automne 1970.



Pierre Fournier

De lutte en turlutte

Une histoire du mouvement ouvrier québécois à travers ses chansons

La chanson est un formidable outil de lutte, de combat et de transformation sociale. Compositeur et interprète, Pierre Fournier a choisi 50 chansons issues des luttes du mouvement ouvrier québécois. Réunis dans un même ouvrage, témoignages et chansons portent un regard original sur l'histoire sociale et syndicale du Québec.

Septentrion

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978



MAGIE ET CRISTAL

AVEC CE QUATRIÈME VOLET,
TRÈS ATTENDU DE LA
SAGA FANTASTIQUE

LA TOUR SOMBRE,
STEPHEN KING

NOUS OFFRE LE PLUS
DÉROUTANT, LE PLUS
ÉNIGMATIQUE
DE SES ROMANS.

éditions
3A

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le rose et le noir

Qu'il soit sentimental ou policier, le roman se porte bien pour l'été

LE RÊVE DE JUSTINE

Michèle Brabant
VLB Éditeur, collection «Tournant»
Montréal, 1998, 272 pages

UNE DOUZAINE DE BEIGNES

POUR LE SERGENT
André Truand
Québec Amérique
Montréal, 1998, 360 pages

BLANDINE CAMPION

En littérature comme en gastronomie, il y a des règles qui ne trompent pas: si vous prenez les bons ingrédients, si vous suivez correctement la recette, vous avez de grandes chances, non pas peut-être de donner naissance à un chef-d'œuvre, mais en tout cas de créer un produit de qualité. C'est ce qu'ont fait deux auteurs québécois qui se sont essayés l'une au roman sentimental, l'autre au roman policier. Et le résultat, bien qu'à des degrés divers, s'avère tout à fait probant. Comme quoi titiller la fibre romantique des lecteurs ou bien leur goût pour les intrigues reste un bon moyen de leur offrir d'agréables heures de lecture, n'en déplaise à certains.

Justine ou les vertus de la persévérance

Deuxième volume de la nouvelle collection «Tournant» éditée chez VLB et dirigée par Jean-Yves Soucy, *Le Rêve de Justine* de Michèle Brabant nous offre donc un roman fidèle à la fois au modèle du genre sentimental et au programme annoncé par le directeur de la collection, soit de «proposer aux lectrices et aux lecteurs des romans d'amour qui allient profondeur et qualité d'écriture tout en demeurant très accessibles». Selon la formule consacrée, l'auteure, qui écrit sous pseudonyme (et je laisse à d'autres le plaisir de faire des conjectures sur sa véritable identité), nous présente un récit dont les deux protagonistes sont jeunes, beaux, intelligents, riches (pour elle, en tout cas) et... follement amoureux l'un de l'autre.

Bien sûr, comme dans tout bon roman d'amour qui se respecte, les choses ne sont pas aussi simples, et la vie se charge de placer des obstacles sur le chemin de ces deux individus qui devront apprendre à prendre leur mal d'amour en patience, le temps de se réaliser individuellement et de régler leurs comptes avec leur passé, leurs rêves respectifs. Car comme l'indique déjà le titre, le rêve tient une grande place dans ce récit aux multiples échos oniriques. En effet, si le rêve de Justine Décarie, c'est de pouvoir un jour sortir de son chagrin pour retrouver le monde des vivants tout en assumant la part d'enfance dans l'adulte qu'elle est devenue (où serait-ce l'inverse?), celui de Mathieu Cardinal consiste à tenir la promesse qu'il s'est faite à lui-même dans sa jeunesse de devenir ingénieur. Les deux jeunes gens se soutiendront donc mutuellement dans leurs quêtes respectives, à défaut de pouvoir vivre leur

amour au grand jour, puisque Mathieu est déjà marié.

Le roman, dont la trame chronologique s'étend de juin 1984 à novembre 1992, décrit donc les étapes successives de la réalisation de ces ambitions et du cheminement personnel des deux héros. Mais rendus dans la trentaine, ayant enfin accès à l'état qu'ils désiraient tant, Justine et Mathieu pourront-ils vraiment se retrouver et donner libre cours à leur désir? Toute la question est là. Bien entendu, le suspense est quelque peu miné par les lois du genre qui veulent que les dernières pages se terminent sur une fin heureuse. Le lecteur le sait, l'attend, l'espère même, et pourtant, Michèle Brabant parvient à maintenir une certaine tension «dramatique» dans un récit où rencontres ratées et rapprochements manqués se succèdent.

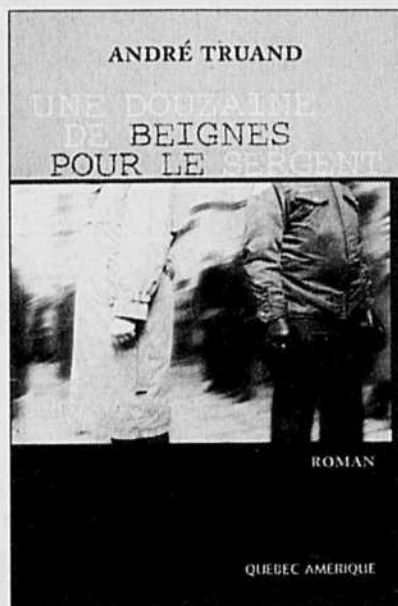
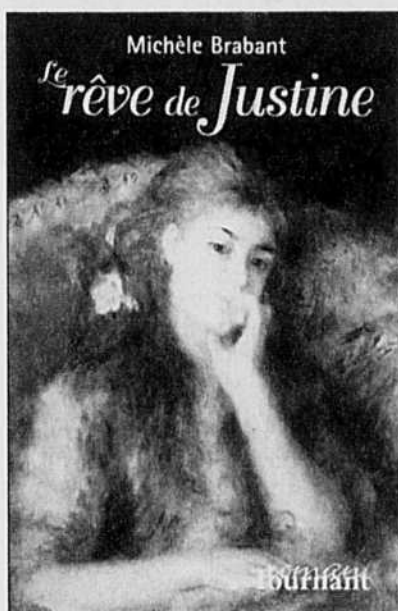
Si les ficelles sont éculées, le charme opère donc tout de même, en grande partie grâce à la poésie que l'auteur a su insuffler à son texte. Les contes pour enfants écrits par Justine, qui constituent le seul lien indirect encore possible avec Mathieu et plongent le lecteur dans l'imaginaire commun aux deux personnages, apportent une touche inusitée à un récit où l'originalité ne prime guère par ailleurs.

Mais dans ce type de roman, les lecteurs — ou plutôt les lectrices (ne nous leurrions pas sur le public potentiel de ce genre de récits) — cherchent-ils vraiment la nouveauté? Le contentement ne vient-il pas au contraire de la reconnaissance d'un scénario déjà connu? Dans ce cas, le roman de Michèle Brabant ne devrait pas les décevoir.

Meurtre à Laval-des-Rapides

Le défi qu'a eu à relever André Truand pour la rédaction de son premier roman, *Une douzaine de beignes pour le sergent*, est autrement plus périlleux. Et l'auteur, lui aussi confronté aux lois incontournables d'un genre particulièrement codifié, le roman policier, s'est encore compliqué la tâche en situant son récit dans un décor qui peut sembler, *a priori*, particulièrement peu propice à la mise en scène d'un polar, comme l'indiquent d'emblée les premières lignes: «Laval-des-Rapides. Une petite banlieue sans histoire et sans grand avenir, échouée sur la rive nord de la rivière des Prairies. Trente mille et quelques âmes, pas d'industrie locale, aucun attrait touristique. Des bungalows à perte de vue, des pelouses tondues au micron près, des kilomètres de clôtures fraîchement repeintes: le paradis du Terrien moyen.» On est donc loin des bas-fonds new-yorkais, des embrouilles sordides de Miami ou des rues de San Francisco. Loin aussi des Mike Hammer et autres épigones du genre, avec whisky, belle blonde et barbe de trois jours à la clef.

Pourtant, si le défi était de taille, le talent de l'auteur est, quant à lui, tout à fait à la hauteur de la difficulté. Le style est varié et entraînant, le récit parfaitement rythmé, les personnages crédibles jusque dans leur caricature, et l'humour toujours au rendez-vous, souvent épicé d'une pointe de parision tout à fait délicate. Et



les cadavres, meurtriers et enquêteurs sont au rendez-vous, même s'ils ne correspondent pas tout à fait à l'image que l'on s'en faisait jusque-là, ou plutôt pour cela, justement.

En effet, contrairement à ce que je notais pour le roman de Michèle Brabant, l'étonnement, la nouveauté, l'insusité font ici partie de la grande satisfaction que l'on prend à lire ces 360 pages dans lesquelles les intrigues s'enchevêtrent, les personnages se multiplient, prennent peu à peu de la profondeur et où le suspense tient la route (non, je ne vous dirai pas qui a tué Serge Chicoine, sinon, où serait le plaisir?). L'auteur sait nous faire sourire, nous faire rire aussi, même si l'on rit parfois un peu jaune en reconnaissant nos propres travers dans ceux de l'*homo banlieusis* épinglé par les remarques acides qui parsement un récit où la fiction n'empêche jamais le regard critique d'exercer son acuité sur la société qui est la nôtre.

Bref, voici un premier roman tout à fait prometteur, qui saura contenter à la fois les amateurs du genre (dont je suis une inconditionnelle) et ceux qui cherchent plus qu'une trame archiconnue. Il est donc fortement recommandé de suivre Léo Danseret et Narcisse Dumonlon dans leur enquête pour découvrir ce que peut être un bon polar bien de chez nous.

rence Freeman, moine bénédictin, donne ici des conseils pratiques et évocateurs sur la prière, la méditation et la quête de Dieu. Il analyse l'importance du lien entre la communion, la communication et la communauté. Il insiste sur la nécessité d'étendre un réseau de silence sur le monde et ainsi, de faire revivre la méditation.

Renée Rouan

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012
fax : 499-1535 www.gallimard-mtl.com

NOUVEAUTÉ aux Éditions TROIS

TCHADOR
Anne Claire
roman

L'auteur nous ramène à ces démons cachés qui dorment en chacun de nous, ces monstres de l'intolérance et du racisme.

Marie-Claire Blais

Chez votre libraire

NOUVEAUTÉS



Pierre Beaucage IMAGINAIRES MEXICAINS

Voyages dans le temps et l'espace

Pierre Beaucage offre au lecteur une initiation tout à fait originale à la culture mexicaine.

Une vaste fresque de l'âme mexicaine où se dessine en couleurs éclatantes, la culture riche et diversifiée d'un grand peuple.

COÉD. MUSÉE DE LA CIVILISATION
176 PAGES / 21,95 \$

Jacques Michon FIDES

La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin

À travers l'extraordinaire parcours d'un passionné de livres et de littérature, Jacques Michon trace le portrait des Éditions Fides qui viennent de fêter leurs 60 ans. Cet ouvrage permet aussi de mieux comprendre les mutations qui ont marqué le monde du livre et de l'édition dans la deuxième moitié du siècle.

392 pages / 32,95 \$



Marguerite Hogue-Charlebois et Raymond Paré LES NOUVEAUX RETRAITÉS

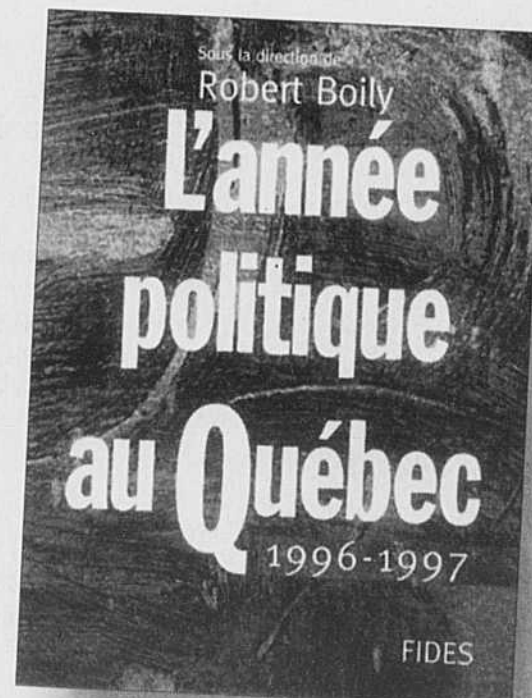
Contre les dangers de l'exclusion ou de l'isolement, les auteurs veulent susciter chez les retraités de plus en plus nombreux, des attitudes d'ouverture aux autres en proposant des façons de mettre à profit leurs connaissances, leur créativité et leur sagesse.

196 PAGES / 19,95 \$

Sous la direction de Robert Boily
L'ANNÉE POLITIQUE AU QUÉBEC
1996-1997

Quinze spécialistes proposent une synthèse de l'activité politique au Québec, riche en événements. Cet outil de référence permet de mieux saisir les rouages et les débats de fond qui sous-tendent la vie politique québécoise.

248 PAGES / 29,95 \$



FIDES

En vente chez votre libraire

Inquiétude, ombre et silence

COMMENT CONTRÔLER

L'INQUIÉTUDE

D'Edward M. Hallowell
Les Éd. de l'homme
Montréal, 1998, 380 pages

L'inquiétude excessive représente un problème épuisant et dange-reux pour des millions de personnes, remarque l'auteur qui est maître de conférences à la faculté de médecine de l'université Harvard. «L'inquiétude est comme la tension artérielle: les gens en ont besoin d'une certaine quantité, mais au-delà de cette quantité, elle devient dangereuse», note-t-il. Cet ouvrage décrit en détail les nombreuses approches non médicamenteuses pour arriver à composer avec l'inquiétude; on y trouve des exemples, des anecdotes et des conseils qui permettent de mieux comprendre l'inquiétude et d'y faire face.

APPRIVOISER SON OMBRE

Jean Monbourquette
Novalis, Ottawa, 1997, 157 pages

«L'ombre, c'est tout ce que nous avons refoulé dans l'inconscient par crainte d'être rejeté par les personnes qui ont joué un rôle déterminant dans notre éducation», précise l'auteur, prêtre et psychologue. Il existe très peu d'ouvrages en français sur l'ombre, alors qu'il s'en publie un grand nombre en anglais. C'est donc pour combler cette lacune que l'auteur, qui a donné plusieurs conférences et organisé des ateliers sur ce thème, a publié cet ouvrage. Pour nous aider à faire une alliée de cette ombre, ce côté mal-aimé de soi, l'auteur a recours à de nombreuses illustrations et histoires ainsi qu'à des

exercices pratiques.

UN MONDE DE SILENCE

Laurence Freeman
Le jour, éditeur
Montréal, 1998, 220 pages

Ce livre est un recueil de lettres adressées à ceux qui méditent. Lau-

LIVRES

ARCHITECTURE

Édens

LE DÉSERT DE RETZ

Julien Cendres et Chloé Radiguet
Stock, Paris, 1998, 155 pages

SOPHIE GIRONNAY

François Racine de Monville était ce qu'on peut appeler un excéntrique. En 1778, quelque vingt ans avant la Révolution française, cet homme de qualité doté de mille talents, très riche et très admiré — notamment des dames, dont la du Barry qu'il eut pour maîtresse bien avant Louis XVI — se met en tête de se bâtir, à quelques kilomètres de Paris, un domaine à sa façon. Sur les quarante hectares de ce qui deviendra le célèbre Désert de Retz, Monville dessine et plante le premier jardin anglo-chinois de France. Il le parseme de ses créations, dans le goût pittoresque de l'époque: obélisque, temples, maison chinoise, et même une église qui jouxte ses terres, qu'il achète et conserve exprès à l'état de ruine dans le but d'en accentuer le caractère gothique. Lui-même habite dans une fausse ruine dorique en forme de colonne tronquée.

Marie-Antoinette, Thomas Jefferson, le roi de Suède, tous ceux qui lui rendent visite, et ils sont nombreux, sont envoûtés par le charme étrange du Désert, qui a continué de fasciner, jusqu'à aujourd'hui, poètes, artistes et autres amateurs de magie rose ou noire (des signes maçonniques y abondent). Depuis dix ans, le Désert profite d'une restauration majeure à l'authentique, qui le livre au public dans toute sa beauté mystérieuse.

Dans un texte limpide, Julien Cendres et Chloé Radiguet, deux jeunes écrivains de talent, nous en racontent toute l'histoire. Photos superbes et nombreuses reproductions de documents d'époque (tableaux, croquis, plans) complètent ce voyage au cœur du XVIII^e siècle des songes et des secrets.

ORANGERIES

Sylvia Saudan-Skira

et Michel Saudan

Éditions Evergreen, 1998, 210 pages

Originaires de Birmanie et des plaines de l'Hindoustan, le citron et l'orange se sont implantés très tôt en Mésopotamie. Toutefois, les Grecs et



les Romains ont boudé l'amère «pomme d'Hesperides». Il fallut attendre la Renaissance pour voir aboutir, sur les tables européennes, la fleur parfumée du citron, qu'on mangeait alors en salade. C'est à cette époque des grandes découvertes que les Portugais rapportèrent d'Extrême-Orient une variété aux fruits plus sucrés, la *Citrus aurantium sinensis*.

Désormais, la mode est lancée, l'Europe adopte l'oranger.

Elle en raffole, de cet arbuste si extraordinairement décoratif, avec ses feuilles d'un vert brillant. Elle en fait des alignements, des parterres, des allées entières. Surtout, elle met tout en œuvre pour conserver à longueur d'année l'exotique bijou, malgré le climat rigoureux. Elle lui construit donc des serres, appelées orangeries. Et pendant quatre siècles, ces palais de verre deviennent les contrepoints obligés, les annexes, les ailes immanquables des châteaux de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre.

Le très complet ouvrage *Orangeries*, signé par les Genevois Sylvia Saudan-Skira et Michel Saudan, tous deux spécialistes en architecture, raconte l'histoire et l'évolution de ce type de construction, avec force détails et moultes savantes descriptions. La variété et le gigantisme de beaucoup d'entre ces merveilles ont de quoi stupéfier, comme en témoignent les 283 illustrations et photos couleurs. De grands architectes comme Mansart, John Nash, ou encore Paxton (le Paxton, bien sûr, du Crystal Palace de Londres) se sont pliés avec art à l'exercice de l'orangerie, ordon-

nancement *ad libitum* de la transparence ponctuée de colonnes. Il y a de quoi croquer sans faire de quartiers.

THE GARDEN LOVER'S GUIDE

Princeton Architectural Press
New York, 1998, 144 pages

Ils sont en anglais, c'est leur seul défaut. Beaux, bien faits, pratiques, faciles à transporter, bellement illustrés, ces guides sont indispensables aux globe-trotters jardiniers de tout poil et de toutes variétés. Il en existe quatre pour le moment: pour l'Angleterre, l'Allemagne, la France et l'Italie. Rédigés par des experts reconnus (Patrick Taylor pour l'Angleterre, par exemple), ils font le détail d'une centaine de jardins par pays, des plus retirés aux plus grandioses.

Ils sont divisés par régions, et chacune d'elles comporte une carte et l'itinéraire conseillé. Ensuite, les jardins sont présentés un par un, avec un historique détaillé d'une demi-page à une page, une photo générale, les détails pratiques à connaître (heures d'ouverture, téléphone, etc.) et les attraits touristiques majeurs à voir dans les environs.

L'existence même de ces petits guides est la preuve d'un engouement de plus en plus universel pour le tourisme horticole.

Les pouces verts les plus enragés peuvent parfaitement bien s'en servir comme outil de base pour s'organiser un voyage conçu essentiellement comme une grande tournée des jardins (de France, d'Italie, etc.). Les autres, qui aiment bien les jardins... aussi, auront tout intérêt à glisser ces *The Garden Lover's Guide* dans leur panoplie, auprès du *Michelin*, du *Guide du routard* et du *Gallimard* superluxe.

Jusqu'à récemment, le jardin était bien le dernier maillon de la longue chaîne des trucs «à visiter», loin derrière les musées, les châteaux, les grottes, les chapelles, «du XVI^e seulement», et autres curiosités. Si bien qu'on ne les trouve guère décrits dans les guides touristiques courants. Le touriste moyen ne voit dans les parcs, croisés au hasard, qu'une occasion délicieuse pour reposer ses pieds meurtris, gober un sandwich et même faire une sieste. Or, l'histoire des jardins est aussi riche et aussi ancienne que celle des bâtisses. C'est ce qu'on découvre à la lecture: la forêt que cache le bosquet. Ce serait dommage de passer à côté.

NORMAND CAZELAIS

Voici une douzaine d'années, j'étais dans les bureaux de Michelin à Paris. Entendons-nous: j'ai rencontré, dans de petits salons privés non loin de la porte d'entrée, quelques chefs de service qui ont répondu à mes questions tout en m'expliquant la genèse et la fabrication des célèbres guides, rouges pour les hôtels et restaurants, verts pour les destinations. Mais en aucun temps je n'ai eu le droit d'accéder au saint des saints, soit de visiter les ateliers où lesdits guides prennent corps ni de rencontrer le personnel chargé de la recherche, des enquêtes et de la rédaction.

Cela aurait transgressé les règles immuables du secret de l'anonymat si chères à la maison. Il semblait en être de même des guides: ils avaient été, ils étaient, ils seraient. Leur formule, récompensée par un indéniable succès, avait été établie une fois pour toutes: pourquoi la changer? Pas question, m'a-t-on alors assuré, de remplacer les illustrations des guides verts par des photos, ni de modifier la présentation des guides rouges.

Mais...

GUIDES VOIR

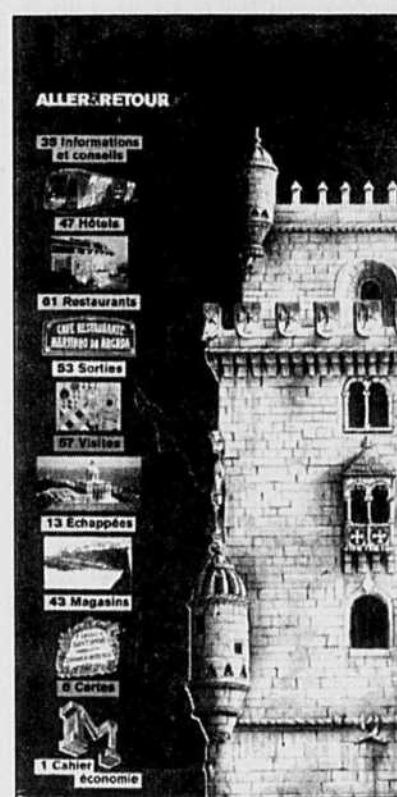
Portugal, Lisbonne, Grèce
Libre Expression, Montréal, 1998

Le *Guide rouge de la France* fête cette année son anniversaire. Voilà qui est vénérable. Pendant ce temps, des collections, des maisons d'édition spécialisées sont apparues, en si grand nombre qu'on ne les compte plus, véhiculant de nouvelles approches, d'autres façons de traiter l'information. Le marché s'est internationalisé, pour ne pas dire mondialisé: des guides, tels les guides *Voilà*, produits sous la houlette de la maison britannique Dorling-Kindersley, sont simultanément commercialisés en plusieurs langues et de nombreux pays par des éditeurs associés, comme le fait Libre Expression pour l'ensemble du Canada francophone. C'est l'ère du *packaging*. Lisez les derniers titres parus, consacrés par exemple aux îles grecques ou, mieux encore, au Portugal et à Lisbonne, qui accueillent en 1998 la dernière exposition mondiale du millénaire. Vous y trouverez tout ce qu'il faut.

GUIDES ALLER-RETOUR

Lisbonne, Gallimard
Paris, 1997, 180 pages

VOYAGES

Les nouveaux guides
Un secteur de l'édition en évolution

GUIDE ROUGE

France
Michelin, Paris, 1998

GUIDE NEOS

Tunisie
Michelin, Paris, 1998, 352 pages

Par une voie différente, le poids lourd qu'est Gallimard édite des guides analogues, privilégiant cette formule qui met l'accent sur l'image, l'information éclatée en capsules, la multiplicité des cartes, plans et illustrations; l'accent également sur le papier glacé, une maquette qui captive et séduit l'œil, une reliure ultrarésistante, des renseignements à la tonne. Que demander de plus? Gallimard répond pour vous en insistant — tradition de la maison oblige — sur les aspects historiques et culturels. Voyez un exemplaire du guide de *Lisbonne*, dans la collection «Aller-retour», vérifiez et comparez.

Conséquence de tout cela, les guides Michelin eux-mêmes changent. Les guides verts comportent des photos couleur. Oui. Selon les termes de l'auguste maison, la dernière édition du *Guide rouge de la France* est «truffée de nouvelles améliorations». Je cite: «La présentation visuelle apporte clarté et justesse avec des symboles qualifiant les repas aux goûts des voyageurs d'aujourd'hui». En effet, le bonhomme Bibendum, né en 1923, s'est aminci en perdant quelques anneaux autour de la taille pour refléter une «tendance vers un style de vie plus sain et jovial». Au fil des pages, la mention «Repas» indique qu'on sert des repas rapides et peu coûteux alors que le symbole «Verre» souligne la possibilité de consommer du vin au verre, «information qui permettra de faire un pied de nez bien légitime au surnom alcostest!». Il a certainement fallu une révolution de palais pour que Michelin se permette semblable réflexion...

En voulez-vous une autre preuve? Sous le regard bienveillant de votre libraire préféré, prenez le temps de consulter, de la première à la dernière page, l'un des titres parus dans la toute nouvelle collection des guides Neos: pour nord, est, ouest, sud. On reste fidèle tout de même à l'esprit Michelin... Le format est celui des guides rouges et le nombre de pages à peu près celui des guides verts: vous y trouverez le même souci de la qualité, du détail, de l'information archivée, de la cartographie impeccable, la même volonté de faire pratique. Et, bien sûr, une évaluation à l'aide de symboles des sites, hôtels et restaurants recommandés. Pour le reste, vous aurez peine à croire que c'est du Michelin tant la formule est différente. Tout comme les destinations traitées: la Tunisie, Cuba, la Réunion — l'île Maurice — les Seychelles, la Turquie, la Syrie — la Jordanie.

LE NATIONAL GEOGRAPHIC

Un siècle d'aventures
et de découvertesC. D. B. Bryan
Adaptation française de Rémi Simon
et al. Éditions de La Martinière
Paris, 1998, 528 pages

Puisque nous sommes chez les pionniers, jetons un long coup d'œil sur cet ouvrage monumental, *Le National Geographic — Un siècle d'aventures et de découvertes*. Soyez avertis: c'est toute une brique. Que dis-je! C'est un pavé, un moellon, un bloc: 528 pages grand format, imprimées sur un papier de qualité, c'est-à-dire d'une bonne épaisseur, qui ne froisse ni ne déchire sous les doigts. C'est lourd, solide.

Publié en français aux Éditions de La Martinière, le bouquin en question est une adaptation d'un ouvrage paru une première fois en 1987 sous les presses de la National Geographic Society et réédité, dix ans plus tard, par la maison Harry N. Abrams de New York. On n'est jamais, n'est-ce pas, mieux servi que par soi-même. Aussi ne faut-il pas s'attendre à une analyse des plus objectives de cette époque. Car épopée il y a eu: l'histoire ici narrée est celle d'une société «née pour accroître et diffuser les connaissances géographiques». Malgré les progrès de la science et des techniques à l'époque, ces connaissances restaient assez rudimentaires et étaient marquées de larges zones d'ombre, de nombreux points inconnus et d'approximations.

Citons cet extrait, remarquable de candeur: «Bien avant la photographie en couleur, le cinéma ou la télévision, les saillantes témoignages oculaires et les étonnantes photographies du National Geographic Magazine se révélèrent, pour des générations d'explorateurs en chambre, le moyen fondamental de découvrir les merveilles lointaines, les coutumes exotiques et les peuples étrangers de notre univers. Les pages de la revue traduisent [...] cent ans de curiosité scientifique américaine, ainsi que les tendances politiques et les styles reportages, parfois un peu à l'eau de rose, de la Société».

Cette vision «américaine» est là, à la fois force et faiblesse du magazine qui tire à des millions d'exemplaires. Quand on a lu les reportages pas si lointains traitant du Québec et du Saint-Laurent, donc de parties de cette planète que nous connaissons bien, quand on y a relevé un nombre impressionnant d'erreurs et d'exagérations, on se demande quelle confiance il faut accorder aux autres textes traitant de contrées qui nous sont inconnues. À part ces réserves, il y a des photos extraordinaires, un regard sur un siècle qui a vu l'histoire s'accélérer et la géographie atteindre enfin les ultimes limites de la Terre. Bref, matière à rêver.

GUIDE D'OBSERVATION

DU RANDONNEUR

Collectif

Sélection du Reader's Digest
Montréal, 1998, 288 pages

CANADA

Collectif

Sélection du Reader's Digest
Montréal, 1998, 400 pages

À sa manière, le *Reader's Digest* appartient à cette catégorie. On peut tirer sur la philosophie qui a fait sa fortune: on sait que les résumés — de livres choisis — ne sont pas innocents et traduisent des valeurs qui appartiennent à la mouvance conservatrice de l'échiquier politique de nos voisins. N'empêche qu'à l'instar de Michelin et de la National Geographic Society, le *Reader's Digest* a fait œuvre de vulgarisation et d'élargissement de l'horizon des connaissances.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si, depuis longtemps, cette maison publie, en plusieurs langues pour plusieurs marchés, des livres de voyage et de plein air. En français, nous le savons, c'est *Sélection*. Il y a même une antenne établie à Montréal. Deux récentes publications, *Le Guide d'observation du randonneur* et *Le Canada d'un océan à l'autre*, appartiennent à cette lignée. La présentation est sans défaut, la documentation abondante et variée, l'information coulée dans le béton. Ajoutez des croquis, des photos couleur, des cartes à satiété, une reliure faite pour durer: ce sont d'avantage des livres à consulter avant le départ et à déposer bien en vue sur une table à café qu'à emporter avec soi dans ses déplacements.

La vaste clientèle de *Sélection* lui permet de grands tirages et des prix de vente qui représentent des aubaines pour des livres de cette qualité. *Le Canada d'un océan à l'autre* est aussi disponible en version cédérom. J'avoue toutefois, dans le cas de sa version livresque, ne pas être emballé par cette idée de surmonter une centaine de doubles pages d'une carte «linéaire» schématisée: ses couleurs me font penser à des galons d'officiers d'une quelconque armée et ses traits épais me semblent alourdir inutilement la présentation.

M'enfin, dirait Gaston...



LUC CHARTRAND

CODE BEZHENTZI

ROMAN

Code Bezhentzi
de LUC CHARTRAND
582 pages 27,95 \$

“Un polar international.”
NORMAND LESTER, *L'actualité*

“C'est un livre très réussi.”
MARIE-FRANCE BAZZO, *Indicatif Présent*

“... idéal pour la plage, parfait les jours de pluie et franchement bien dans un fauteuil.”
ÉLISABETH BENOIT, *La Presse*

“Un thriller bien ficelé, palpitant, comme quand on regarde Omerta.”
BERNARD MICHAUD, *Montréal-Express*

“Idéal pour une lecture d'été.”
RENÉ HOMIER-ROY, *C'est bien meilleur le matin*

“Un thriller politico-financier bien ficelé...”
GILLES CREVIER, *Le Journal de Montréal*

“Un livre de chevet ou de plage.”
ROBERT CHARTRAND, *Le Devoir*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

MICHEL DÉON

Michel Déon
de l'Académie française

Madame Rose

roman

Albin Michel

Une éblouissante comédie de l'amour et du temps qui passe.

Une merveille.

ALBIN MICHEL

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Parfaire l'écriture

L'écriture s'apprend vraiment? Nulle autre façon de le vérifier que de fréquenter ces ateliers littéraires qui fourmillent. L'univers de l'édition est-il armé pour accueillir telle qu'elle est la littérature gaie? Des auteurs s'interrogent. La politique de la lecture fait jaser. Pierre Turgeon édite des biographies historiques à défaut d'en écrire. Et une nouvelle collection à la manière Actes-Sud, version québécoise.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Camp littéraire

Et l'écriture, ça s'apprend? Après les camps d'activités de plein air, musicaux et linguistiques, voici les camps littéraires. Le Camp littéraire Félix lance un appel aux personnes intéressées par des ateliers de formation et de perfectionnement en écriture. Les séances, animées par des écrivains de renom, auront lieu au cours de l'été et s'articulent autour de thèmes différents: le roman, la nouvelle fantastique et les mémoires autobiographiques. Les écrivains Noël Audet, Daniel Poliquin et Elise Turcotte animent les ateliers de perfectionnement de formation en roman; Elisabeth Vonnarburg a la charge de l'atelier sur la nouvelle fantastique tandis que Bruno Roy s'occupera de celui sur les mémoires autobiographiques. Ces ateliers s'adressent aux écrivains, qu'ils soient novices ou expérimentés. Un programme de «mentor» est également offert à ceux et celles qui souhaitent «parfaire leur travail d'écriture avec un écrivain chevronné». Les ateliers, dont les dates varient, se donnent dans un contexte géographique tout à fait inspirant pour la création littéraire, soit celui de Sainte-Luce-sur-Mer, près de Rimouski. La Corporation du Camp littéraire Félix existe depuis juin 1990. On se renseigne en composant le (418) 856-5353.

Littérature gaie

Ce mardi, une rencontre spéciale intitulée Des livres et des hommes s'orchestre à Montréal autour de la question suivante: l'avenir de la littérature gaie passe-t-il par l'auto-édition? «À la surprise générale, la librairie L'Androgyne révélait en mars dernier que le meilleur vendeur de l'année 1997 en littérature gaie était le titre d'un jeune inconnu, Sylvain Pigeon, publié à compte d'auteur», écrivent les organisateurs de cette rencontre, rendue possible grâce à la collaboration du Centre des gais et lesbiennes de Montréal, de la librairie L'Androgyne et du ministre des Relations avec les citoyens, André Boisclair. Doit-on s'auto-éditer, par choix ou par obligation, pour se frayer un chemin jusque sur les tablettes des librairies? Le monde de l'édition est-il paré pour répondre aux «défis que pose la littérature gaie»? Des livres et des hommes invite Sylvain Pigeon (*Le Canada sur le pouce*), Marc Lamarre (*L'Instant d'un été*), François Brunet (*L'Acte de folie*) et Serge Denis (*Cœur à corps*) à discuter de ces questions. Ce mardi, à 20h, au café-resto Le Chat-Tigre, au 2008, rue Amherst, coin Ontario. L'entrée est libre. Renseignements: (514) 528-8424.

Magazines jeunesse et politique de la lecture

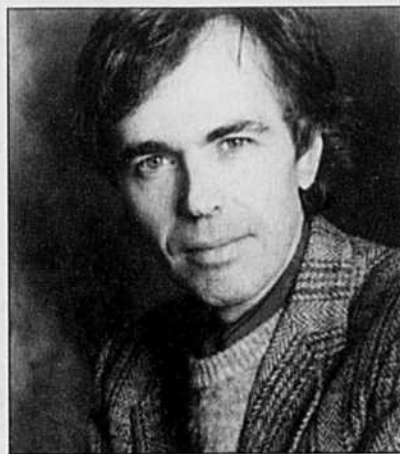
Dans la foulée de la politique de la lecture et du livre, le Mouvement des magazines jeunesse (MMJ) a écrit à la ministre de la Culture et des Com-

munications pour demander que les «montants additionnels investis dans les bibliothèques scolaires ne servent pas seulement à l'achat de livres mais aussi à l'acquisition de magazines jeunesse». Ce mouvement regroupe les éditeurs des magazines *Pomme d'Api*, *Coulicou*, *J'aime lire*, *Hibou*, *Les Débrouillards* et le *Magazine jeunesse*. Dans la lettre expédiée à la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, le MMJ propose que «toutes les classes de niveau élémentaire, de même que les maternelles, soient abonnées à deux magazines éducatifs», ce qui permettrait le roulement de ces éditions jeunesse et une visibilité plus importante. «Le développement du magazine jeunesse doit faire partie de toute politique de la lecture», soutient le MMJ. Rappelons que le projet de politique de la lecture et du livre prévoit une série de mesures visant à améliorer les habitudes de lecture des Québécois. Le projet de politique, auquel plusieurs dizaines de millions de dollars seront alloués au cours des trois prochaines années, prévoit notamment l'achat de livres et autres supports documentaires, dont les périodiques, pour regarnir et renouveler les collections des bibliothèques scolaires.

Ça bouge chez VLB

Le directeur des Éditions Trois-Pistoles, Victor-Lévy Beaulieu, personnage connu pour ses efforts dans les univers de la littérature et de la télévision, lance ses invitations pour la tenue estivale des ateliers de la maison VLB. Au cours des mois de juillet et août, la maison de Trois-Pistoles, qui a désormais cinq ans, offre des ateliers d'initiation au théâtre, à l'écriture, à l'écriture-télé et à la sérigraphie. Les ateliers d'écriture sont dirigés par l'écrivain Sylvain Rivière et s'étendent sur la période du 4 au 26 juillet. On propose aux participants de connaître les divers rouages de l'écriture en apprenant «les façons de bâtir une histoire, de donner de l'étoffe aux personnages, de maîtriser la phrase et de choisir son vocabulaire et ses images». Les ateliers sont offerts aux 16 ans et plus, durent 12 heures et coûtent 100 \$.

Récemment, M. Beaulieu annonçait également l'arrivée de l'écrivain et historien Pierre Turgeon dans son équipe: M. Turgeon dirigera une nouvelle collection au sein de sa maison d'édition. Les Grands Tirages publiera chaque année des biographies et s'attardera à l'histoire du Québec. Pour avoir justement écrit une parcelle de l'histoire québécoise, Pierre Turgeon baigne dans un procès qui vise à empêcher la publication d'une biographie sur l'homme d'affaires P.H. Desrosiers, fondateur de Rénodépôt. Cette cause, qui remet en question les principes de liberté d'expression, de droit du public à l'information et de respect de la vie privée, dure depuis deux ans déjà et on n'en



Pierre Turgeon

JEAN-GUY THIBODEAU



Elise Turcotte

MARTINE DOYON

connaît toujours pas l'issue finale. Pierre Turgeon devra recruter des auteurs «capables de démontrer que le Québec possède une histoire fascinante, pleine de bruit et de fureur, susceptible de passionner le grand public».

Balzac-Le Griot éditeur lance une nouvelle collection

Après avoir récemment repris la maison d'édition française Le Griot, les Éditions Balzac lancent une nouvelle collection consacrée aux littératures étrangères traduites en français. À la façon Actes-Sud, la collection Autres Rives s'intéressera à la littérature grecque, slave, russe, scandinave, canadienne-anglaise et également québécoise. De toutes premières parutions en font foi: *Le Peintre et le Pirate*, du Grec Costas Hadziaryris, et *Un cas de taille*, traduction de *Cocksure*, prix du Gouverneur général de l'écrivain montréalais Mordecai Richler. À l'automne prochain, on promet des traductions du danois, du serbo-croate et de l'anglais, aux côtés d'œuvres québécoises.

À Robert Saletti

Le 16 mai dernier, vous avez signé une critique du *Buffet*, l'essai que j'ai coécrit avec Jacques Godbout et qui vient de paraître aux Éditions Boréal. Vous n'avez pas aimé. J'en suis fort aise: rien de pire qu'un essai qui fasse l'unanimité. Surtout lorsque le but de l'exercice est de stimuler la discussion.

Mais voilà, votre plume (que je prends plaisir à lire, soit dit en passant) a craché quelques mots qui m'ont fait sursauter.

Vous écrivez que je défends une «culture mondialiste sans foi ni loi», rassemblant «des individus ayant accepté de parler anglais pour mieux se comprendre».

Vous êtes sûr d'avoir lu le bon livre? Je n'ai jamais dit que nous devons tous parler anglais! J'ai dit comprendre pourquoi les immigrants ont tendance à parler anglais plutôt que français. «Je ne dis pas qu'il faille renier nos racines francophones et se mettre à parler la langue de Mordecai Richler; je ne me réjouis pas de cette situation: je ne fais que constater» (page 82).

Je n'ai jamais dit que je considère la langue comme un simple ustensile! J'ai dit: «Pour les ouvriers immigrants qui tentent de refaire leur vie dans une terre étrangère, la langue est d'abord et avant tout un outil, une monnaie d'échange, une clé leur permettant de sortir du ghetto» (page 82).

Je n'ai jamais dit que la culture américaine est la plus belle et la plus extraordinaire du monde! J'ai dit que nous avons autant à apprendre de la culture américaine que de la culture européenne. «Je ne pense pas — et je n'ai jamais pensé — que l'avenir du Québec passe par les États-Unis (autant je déteste l'antiaméricanisme primaire, autant je ne peux supporter son contraire, le proaméricanisme béat). Je dis seulement qu'il faut arrêter de mettre tous nos œufs dans le même panier d'osier et cesser de toujours associer l'Amérique à la corruption des esprits» (page 101).

Lisez-vous les livres avant de les critiquer, M. Saletti?

Contrairement à ce que vous laissez sournoisement entendre dans votre critique, je ne pense pas que le Québec doive à tout prix prendre le train de la prospérité (il ne faut jamais avoir lu une seule de mes chroniques que je signe chaque semaine dans *Voir* pour me prêter de telles affirmations). Je ne pense pas — et je n'ai jamais écrit — que l'avenir de la culture québécoise passe

COURRIER

Autour du Buffet

obligatoirement par Céline Dion et par Jacques Villeneuve (la dernière fois que j'ai entendu Céline chanter, j'ai eu de terribles convulsions qui m'ont envoyé directement à l'hôpital). Je ne méprise pas les «pays miséreux qui ne sont pas du bon côté de la barrière économique». Où êtes-vous allé chercher tout ça?

Lorsqu'on a une imagination aussi fertile que la vôtre, M. Saletti, on écrit de la fiction, on ne gaspille pas son talent à recenser les ouvrages des autres!

Savez-vous ce que je pense? Vous avez jugé ce livre avant même d'avoir lu son introduction.

Ne craignez rien, M. Saletti. Contrairement à ce que vous croyez, je ne méprise pas les «petites cultures» ni les «petits artistes» qui n'ont pas eu la chance de vendre cinq millions d'albums ou de chanter aux Grammy. Le travail que j'effectue à *Voir* depuis plusieurs années en témoigne. En tant que rédacteur en chef de cet hebdo culturel, j'ai fait plus pour la promotion de jeunes artistes québécois en six ans que vous ne le ferez probablement dans toute votre vie.

J'aime les «petites cultures», comme vous les appelez avec paternalisme (d'ailleurs, c'est quoi une petite culture, M. Saletti?). J'aime les petites personnes (je trouve Danny De Vito formidable). Et j'aime aussi les petits journaux. La preuve: je suis un fidèle lecteur du *Devoir*.

Richard Martineau

Réplique

D'abord, merci à M. Martineau de fréquenter mes chroniques même si je ne lis pas les ouvrages que je recense. C'est que je suis parfois occupé à lire d'autres journaux comme le *Voir* que je ne recense pas.

Contrairement à ce qu'avance M. Martineau, je n'ai pas sous-entendu que la métaphore du buffet (qui donne à l'ouvrage son titre) engageait le Québec sur la voie d'une prospérité alimentaire et culturelle à la sauce américaine, je l'ai affirmé et souligné. Pour la sournoiserie, il faudra repasser.

Bien sûr, M. Martineau parlait des immigrants quand il était question de la langue comme outil; bien sûr, il n'a pas dit explicitement que

la culture québécoise passait obligatoirement par des Jacques Villeneuve et des Céline Dion. Mais il a bel et bien écrit (plusieurs fois plutôt qu'une) que l'anglais était une langue populaire et le français une langue élitiste, que ce qui comptait finalement (bien sûr, il y a quelques doutes, quelques digressions, quelques détours, avant ce «finale-ment», mais M. Martineau a le sens de l'aboutissement très développé), c'est l'accessibilité et la proximité de la culture au-delà de la langue:

■ «La langue française a beau être extraordinairement riche, elle ne vous donne accès qu'à une certaine partie du monde; alors que la langue anglaise, elle, vous ouvre toutes les portes.» (page 81)

■ «La culture américaine est une éponge, elle englobe, elle digère [...] Elle parle espagnol, chinois, ébonics, anglais, slang...» (page 47)

■ «Tout nous sépare de la France, sauf la langue; tout nous rapproche des Anglo-Saxons, sauf la langue. Engageons des traducteurs, bordel, et partons à l'aventure!» (page 85)

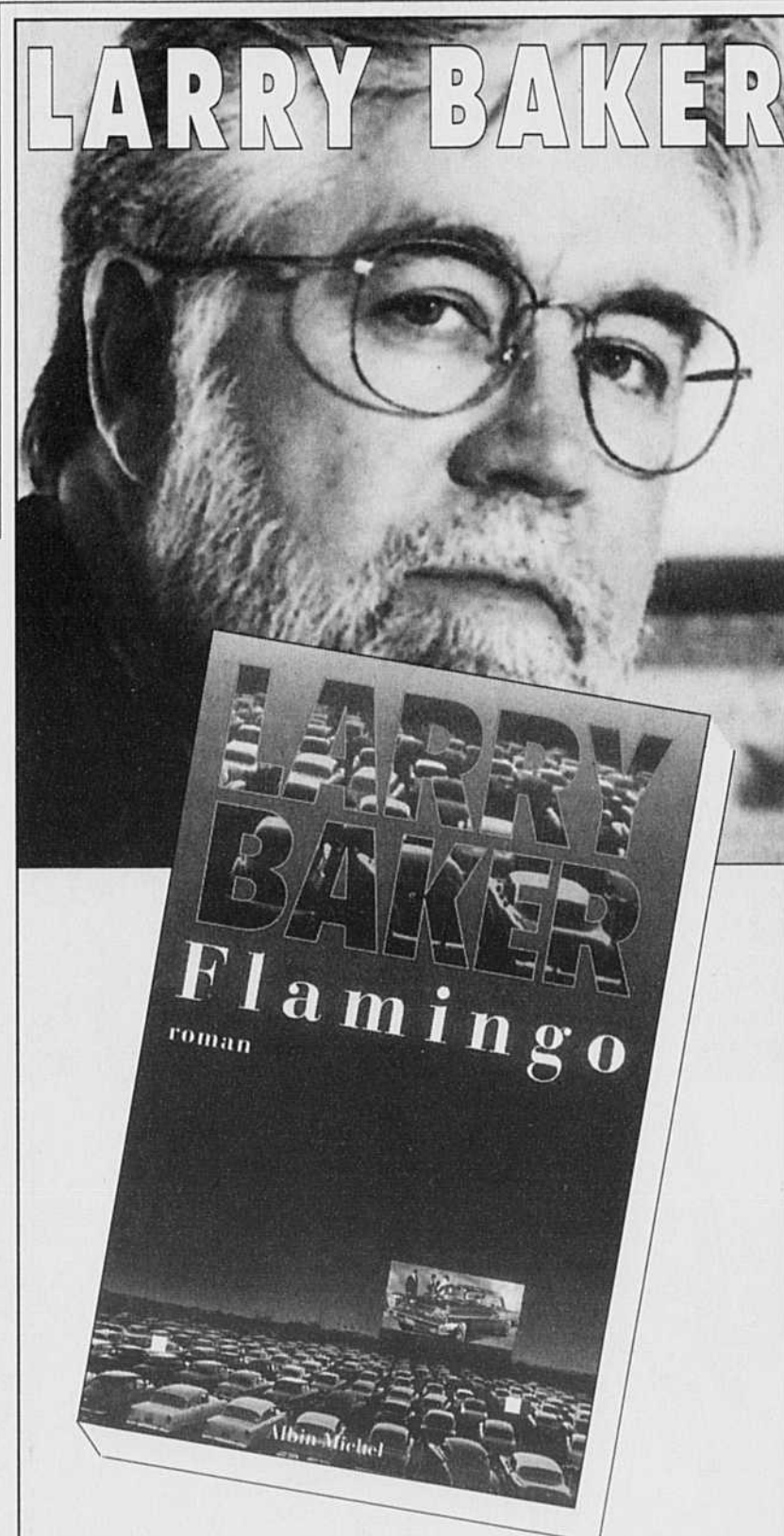
■ «On veut soigner la qualité de son français, mais pour dire quoi?» (page 86)

■ «Un peuple, pour exister, n'a pas besoin d'une identité ou d'une mémoire commune.» (page 105)

■ «Chaque New-Yorkais est son propre centre.» (page 107)

En tant que responsable d'un hebdomadaire à vocation largement culturelle (qui a une définition très large de la culture) et à lectorat étendu, il est normal que M. Martineau voie grand et, sans doute, qu'il privilégie le déracinement individuel (individualiste?) à l'américaine. J'ai voulu faire ressortir que la question de la langue et de la culture méritait parfois une réflexion d'un autre ordre, un regard moins strictement sociologique. Dans un chapitre du *Buffet*, M. Martineau dit souhaiter pour la génération à venir qu'elle soit capable de penser par elle-même, à contre-courant s'il le faut, et dans autant de langues qu'il lui plaira. Peut-on être contre la vertu? Encore faut-il commencer par en parler une, de langue. Est-ce un hasard si la nation qui domine culturellement le monde soit aussi la moins polyglotte des nations industrialisées?

Robert Saletti



L'événement romanesque de l'année 97 aux États-Unis. Entre *Le monde selon Garp* de John Irving et *Le Prince des marées* de Pat Conroy. Une grande saga familiale sudiste.

ALBIN MICHEL

Libre Expression

Découvrez le bonheur de lire

O'BRIAN

Des romans de la mer qui entraînent le lecteur bien au-delà des océans...

DÉJÀ TRADUITS :
Maître à bord, Capitaine de vaisseau, La Surprise, Expédition à l'île Maurice, L'île de la Désolation

“À chaque page, O'Brian nous rappelle avec subtilité la plus importante de toutes les leçons d'histoire : les temps changent, mais pas les gens ni les malheurs.”
 Richard Snow, *New York Times*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

XYZ éditeur

Bruno Roy

Les calepins de Julien



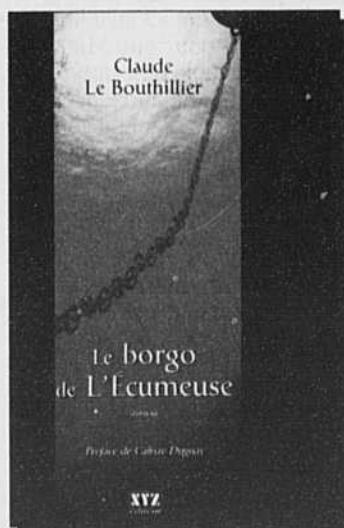
Vous avez adoré la série télévisée Les orphelins de Duplessis? Voici la version romancée. Un document-choc. Un récit émouvant.

360 p. • 19,95 \$

XYZ éditeur

Claude Le Bouthillier

Le borgo de L'Écumeuse



Le borgo de L'Écumeuse : un cri de détresse, l'attente d'un sauvetage et de retrouvailles bien improbables...

216 p. • 19,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37
Courriel électronique: xyzed@mlink.net

XYZ éditeur

LIVRES

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Regards sur l'Asie

Indonésie, Chine, Inde, Japon, pays d'un continent en ébullition

JOCELYN COULON
LE DEVOIR

Il y a une dizaine d'années, plusieurs observateurs des affaires internationales lançaient l'idée que l'Asie, et plus particulièrement le bassin du Pacifique, allait devenir le centre du monde d'ici peu. Cela semblait un brin prétentieux. Eh bien, force est de constater qu'ils ne s'étaient pas entièrement trompés. Sans doute, cette région est encore loin de rivaliser avec l'axe atlantique (Europe-Amérique du Nord) où l'essentiel des relations commerciales, financières et diplomatiques mondiales s'effectuent, mais elle est devenue un lieu où les événements politiques, économiques et militaires déclenchent maintenant des séismes aux effets planétaires. La crise financière, les explosions atomiques indo-pakistanaïses, la chute du régime Suharto, la montée en puissance de la Chine illustrent de façon dramatique l'irruption de l'Asie sur la scène internationale.

INDONÉSIE - L'ORIENT DE L'ISLAM

Hérodote, revue de géographie et de géopolitique
Premier trimestre 1998, n° 88, 200 pages

Après 32 ans de pouvoir absolu, le président Suharto d'Indonésie s'est finalement résigné à partir sous la pression populaire. Certains ont vu dans cette révolution le résultat de l'exaspération du peuple indonésien face au néolibéralisme. Cette stupidité d'analyse qui consiste à tout expliquer par un seul phénomène et plus particulièrement par celui qui chagrine quelques esprits occidentaux fait fi des particularités et des revendications locales. Si la chute de Suharto a plus à voir avec la corruption, le népotisme et le gangstérisme d'un clan qu'avec un néolibéralisme indéfinissable, elle trouve aussi sa source dans l'extraordinaire brassage politique, religieux et social qui secoue l'Indonésie depuis quelques années. Avant même le départ du président, la revue Hérodote a cherché à comprendre ce qui se passe dans ce «pays-monde» dont l'influence est immense en Asie du Sud-Est.

Un des facteurs de changement dans la région est la montée de l'islam. D'abord neutre face aux religions, l'Etat indonésien coopte un islam modéré dans les années 60. Vingt ans plus tard, l'islamisation de la politique est bien engagée et c'est la frange conservatrice de l'islam (rien à voir avec le radicalisme iranien) qui gagne maintenant du terrain et qui conteste le pouvoir établi. Et que dire de la démographie galopante, des rébellions locales, des conflits de souveraineté et des aléas du développement économique, toutes des questions fort délicates qu'un gouvernement indonésien, quel qu'il soit, doit gérer avec prudence s'il veut éviter l'éclatement de ce pays de 200 millions d'habitants.

LA DÉMOCRATIE EN INDE

Religion, caste et politique

Christophe Jaffrelot
Éditions Fayard, 1998, 321 pages

À quelques encablures de Jakarta, un autre «pays-monde», l'Inde, suscite un intérêt croissant. Les récents essais nucléaires indiens, suivis par ceux du Pakistan, rappellent à tous que la plus grande démocratie de la planète n'est plus un pays du Tiers-Monde mais une puissance avec laquelle les cinq Grands doivent compter. Ils braquent aussi les feux de l'actualité sur les nouveaux leaders politiques

qui gouvernent maintenant l'Inde et qui ne ressemblent guère à ceux du passé. En effet, qui est ce A. B. Vajpayee, le premier ministre qui a déclenché le feu nucléaire? Que cherche à faire sa formation ultranationaliste, le Parti du peuple indien? Que sont devenus les anciens partis, comme celui du Congrès, qui régnait si longtemps? Christophe Jaffrelot, l'un des rares experts français de l'Inde, répond à ces questions. Il analyse froidement l'histoire de la démocratie indienne, expose les secrets de sa longévité et lève le voile sur ce qui la menace. L'ouvrage est parfois aride mais jamais ennuyeux.

CHINE-ÉTATS-UNIS: DANGER

Richard Bernstein et Ross H. Munro
Traduction de l'américain par Béatrice Laroche
Éditions Bleu de Chine, 1998, 268 pages

Les auteurs de ce brûlot militaro-diplomatique n'y vont pas par quatre chemins. Les Etats-Unis et la Chine sont aujourd'hui deux Etats rivaux que tout oppose. «Si la Chine reste aussi agressive et les Etats-Unis aussi naïfs qu'à présent, cet antagonisme pourrait aller jusqu'au conflit armé», écrivent-ils. Pour avoir soulevé cette hypothèse, Bernstein et Munro ont payé personnellement. Le premier a perdu sa compagnie chinoise, le deuxième son emploi dans un grand centre d'analyse américain. La thèse, il est vrai, est controversée mais plausible. Selon les auteurs, «la Chine est une puissance aux ambitions contraires qui s'est fixée comme but d'étendre sa domination sur l'Asie» alors que les Etats-Unis cherchent justement à empêcher «qu'un seul Etat ne domine cette région». Inévitablement, «la future deuxième puissance mondiale [...] deviendra l'adversaire durable» de la première.

LE JAPON, PREMIÈRE SUPERPUISSANCE

PACIFISTE?

Bruno Desjardins
Éditions de l'Harmattan, Montréal, 1997, 154 pages

Si la montée en puissance de la Chine inquiète certains Occidentaux, celle du Japon ne passe pas inaperçue en Asie. Avec le troisième budget militaire de la planète, le Japon aligne des forces appréciables mais son gouvernement reste prudent quant à leur utilisation sur la scène internationale. Bruno Desjardins, jeune chercheur à la chaire d'études stratégiques de l'UQAM, trace le portrait de cette puissance qui s'ignore, tiraille entre le pacifisme de sa Constitution et le militarisme de son passé, entre les nouvelles exigences de la sécurité mondiale et le souci de ne pas frayer personne. En conclusion de son ouvrage, un des rares publiés au Canada sur le sujet, l'auteur estime que la prise en charge par le Japon de nouvelles responsabilités dans les affaires militaires internationales n'est pas incompatible avec son statut de puissance pacifiste et ne pose pratiquement aucun danger pour l'Asie et le reste du monde.

TRUFO MISTO

Le retour de Chee et Leaphorn

Un homme est tombé. Qui donc? Un instant... *Un homme est tombé* est un titre. Celui du dernier roman de Tony Hillerman. Cette histoire d'un homme qui se casse la margoulette, c'est également le retour du duo Jim Chee et Joe Leaphorn. Les deux Indiens navajos qui poursuivent toujours leurs enquêtes en scrutant le vent et la couleur du ciel.

Ainsi donc, un homme... Aujourd'hui, il faut être en forme. La forme physique, s'entend. C'est plus qu'une culture ou une mode, c'est une obligation. De nos jours, il faut courir, skier, nager, pédaler ou grimper de petites montagnes. Bill Whiteside et John Buchanan, eux, ont choisi ces cordes et ces pics qui permettent d'atteindre les sommets.

Bill et John sont équipés. Et pas à peu près. Ils roulent en carrosse 4 x 4 et montent comme des champions. Ils sont agiles. Ils ont des muscles à revendre. Bill et John sont assez expérimentés pour se faire les montagnes difficiles, les montagnes très à pic du sud-ouest des États. Bref, celles qui se trouvent en Arizona, en Utah et au Nouveau-Mexique.

Bon, ils grimpent la dure des dures. Laquelle? Ship Rock.

«Ils étaient perchés sur l'une des rares saillies de basalte relativement planes au passage que les grimpeurs qui s'attaquent à Ship Rock appellent le ravin en Rappel. Lors de l'ascension, c'est le point de départ ultime et difficile escalade vers le sommet, une surface de basalte légèrement inclinée mais régulière qui possède approximativement la taille d'une table de travail, cinq cent vingt-cinq mètres au-dessus de la prairie qu'elle domine.» Bref, faut être prudent.

Toujours est-il qu'une fois arrivé en haut, une fois au sommet, un de nos deux grimpeurs décide de fouiner les environs, histoire de voir si, pour la descente, il n'y aurait pas un chemin plus casse-cou que celui traditionnellement utilisé. Whiteside, c'est de lui qu'il s'agit, se met donc à fouiner. Et c'est alors qu'il découvre dans une petite grotte, près du sommet, le cadavre de l'homme qui est tombé.

Il était jeune

L'identité de ce dernier? Harold Breedlove. De son vivant, il était propriétaire d'un ranch. Il était jeune, dans la trentaine. Il venait de se marier lorsqu'on l'a fait tomber. Faut signaler que le cadavre a été découvert onze ans après la mystérieuse disparition de ce Breedlove. A l'époque, c'est Joe Leaphorn qui avait fait enquête sur cette disparition. En vain.

Là, le Joe est à la retraite lorsqu'un certain Evans lui demande de trouver, si possible évidemment, le meurtrier. Parce que, on s'en doute, il y a eu meurtre. Le Breedlove a été trucidé. Bon, le Evans, faut le savoir, était le cousin du trucidé. Faut également savoir que le sous-sol des terres, celles du ranch, regorge d'un minerai qui vaut son pesant d'or. Dans le portrait, il ne faut pas oublier la veuve, la belle Mme Breedlove, et son frère...

Bon, allez. *Un homme est tombé*, ce n'est pas de la même eau que les autres romans de Hillerman. C'est pas mal. Mais bon... Mettons qu'il vaut mieux attendre la transformation en format poche de ce roman comme ci comme ça.

Des fois, voire souvent, on est en retard. Ce faisant, on passe à côté de la plaque. On rate des romans. Toujours est-il qu'on avait raté *La Corvette rouge* de Robert Sims Reid, paru dans la Noire de Gallimard.

En deux ou trois mots, le topo est le suivant: Leo Banks est un flic à la retraite vivant dans le Montana. Jeune, il avait connu une certaine Sarah. En fait, ils s'étaient plus connus.

Vingt-cinq ans plus tard, Sarah fait irruption dans la vie de Leo. Du fin fond du Midwest, elle l'appelle parce qu'elle aimerait bien que Leo vienne faire la lumière sur le meurtre de Gerry, son mari. Moyennant 15 000 \$ en «belle bonne grosse argent américaine», Leo accepte le contrat.

Ce faisant, il débarque dans la petite bourgade où crime il y a eu. Puis? Ce roman très sociologique est fascinant. Beaucoup plus que le Hillerman.

UN HOMME EST TOMBÉ

Tony Hillerman
Traduction de l'américain par Danièle et Pierre Bondil
Rivages, Paris, 1998, 273 pages

LA CORVETTE ROUGE

Robert Sims Reid
Traduction de l'américain par Freddy Michalski, NRF/
Gallimard, Paris, 1997, 348 pages

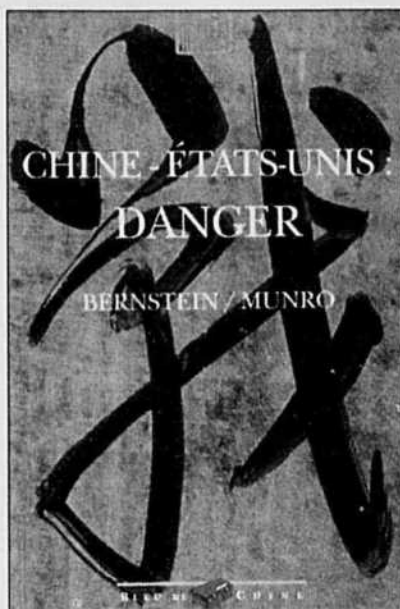
Christophe Jaffrelot

La démocratie en Inde

Religion, caste et politique



Fayard L'espace du politique



BERNSTEIN / MUNRO



BRUNO DESJARDINS

LE JAPON, PREMIÈRE SUPERPUISSANCE PACIFISTE?

UN DÉBATE DE DÉBATS SUR LA RÉGÈRE

L'Éditions de l'Harmattan

ÉDITIONS DE L'HARMATTAN

Robert Laffont

André Comte-Sponville
Luc Ferry

La sagesse des Modernes

Dix questions pour notre temps

Robert Laffont

La sagesse des modernes

Luc Ferry,
André Comte-Sponville

Comment vivre aujourd'hui? Quelle sagesse après la religion et au-delà de la morale? Dix questions pour notre temps.

Alexandra Lapierre



Artemisia

Père et fille: un duel pour l'immortalité

Robert Laffont

Artémisia

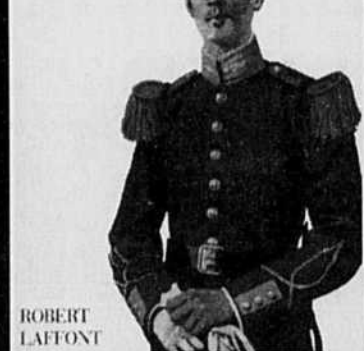
Alexandra Lapierre

L'aventure d'une des premières grandes femmes peintres de l'histoire par l'auteur de «Fanny Stevenson».

Un duel pour l'éternité dans l'Italie baroque du XVII^e siècle.

MAX GALLO DE GAULLE

L'appel du destin



ROBERT LAFFONT

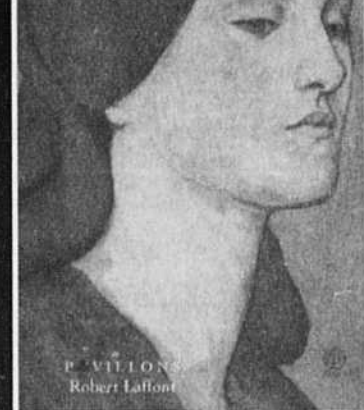
De Gaulle, T. 1

Max Gallo

«Pourquoi de Gaulle après Napoléon? Parce que j'aime les héros qui bâtissent leur destin seuls, parfois contre tous et deviennent les figures de proue d'une nation».

Max Gallo

Margaret Atwood
Captive

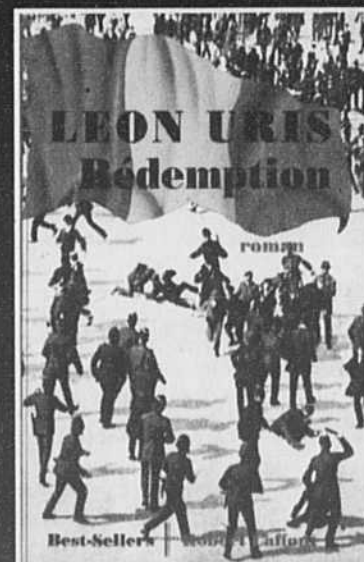


P. VILLON Robert Laffont

Captive

Margaret Atwood

Cette femme au visage d'ange est-elle innocente, captive de sa folie ou une simulatrice démoniaque qui mène le jeu comme elle l'entend?



Best-Seller

Rédemption

Léon Urís

La faim et l'humiliation ne peuvent que momentanément faire taire un peuple. «Rédemption» est le grand roman de la marche irlandaise vers la liberté.

C'EST L'ÉTÉ... plongez dans un livre

Erik Orsenna
Longtemps

Erik Orsenna raconte dans *Longtemps* quatre décennies d'une passion de légende. Ce roman d'une incommensurable gaieté est un enchantement.

Le Nouvel Observateur

Happy Birthday Sara

«Queffélec joue avec les mots comme d'autres avec des effets spéciaux. Sous sa plume, la Baltique lèche les murs et étirent lentement les passagers.»

Guyane Massoutre, Le Devoir

Yann Queffélec
Happy Birthday Sara

Dans les replis du Temps

«Attachez vos ceintures, le voyage est secouant comme un bon rire de fin de journée... On s'amuse comme l'auteur, qui a la plume exquise.»

Hélène Lebeau, Elle Québec

KATE ATKINSON

DANS LES REPLIS DU TEMPS

Paulo Coelho
La Cinquième Montagne

Dans la lignée de *L'Alchimiste* mais dans une tonalité épique, l'auteur déploie les grands thèmes qui font la force de son œuvre.

MOÏSE

Combinaison le sens romanesque et le souci d'une documentation précise, Gerald Messadié, l'auteur de *L'Homme qui devint Dieu*, peint la société pharaonique au moment de la jeunesse de Moïse.

Encore une danse

Finies l'adolescence, la bande, le temps est venu de changer de relation. Evoluer ou fuir, c'est le choix que fera finalement chacune des copines.

Katherine Pancol
Encore une danse

HACHETTE Canada Inc.
www.hachette.qc.ca